

Yves Bonnefoy

Qu'il traduise Yeats ou commente Mallarmé, l'auteur de « Pierre écrite » ne cesse de revenir à ce foyer unique où naît le poème. Rencontre. Page 8.

Science-fiction

« En attendant l'orage », de Graham Joyce, un maître du fantastique anglais. Tout sur les dragons et les sirènes. Et une sélection de « fantasy » pour la jeunesse. Page 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 30 juin 2006



JOYCE CAROL OATES LES FUREURS DE L'AMÉRIQUE

Dans ses deux derniers ouvrages, la très prolifique romancière américaine dissèque les peurs et les haines de son pays. Page 2.

Au-delà des mers glaciales

Dans la grande affaire de la vie d'Yves de Kerguelen, l'ombre côtoie les Lumières. Le XVIII^e siècle approche du feu d'artifice final, les nations européennes se disputent le contrôle des terres émergées, des ministres s'entichent de géographie et jouent avec des mappemondes brandies cul par-dessus tête, le doigt pointé sur un continent hypothétique : *Terra Incognita Australis*. Les savants prédisent qu'autour du pôle sud, au-delà des mers glaciales, où personne n'a jamais navigué, une terre immense doit faire contrepoids aux masses telluriques de l'Eurasie et de l'Amérique du Nord. L'exploration des antipodes enflamme la France de Louis XV, tout juste évincée du Canada.

A 38 ans, le chevalier Yves Joseph Marie de Kerguelen de Trémarec (près de Quimper) porte la dernière chance de conquérir un nouveau monde. C'est son sillage qu'Isabelle Autissier choisit de suivre pour son entrée en littérature.

On découvre Kerguelen au crépuscule du 16 janvier 1772, debout à la poupe de la *Fortune*, qui quitte l'île de la Réunion, cap vers le Grand Sud. La nuit tropicale tombe brutalement, le capitaine, les mains appuyées sur le bois rude, sent les mouvements de son bateau aux échardes qui lui picotent les paumes. Isabelle Autissier, chroniqueuse de ses quelques tours du monde à la voile, sait combien la mer aiguise les sens. « *Sous un ciel couvert, le bateau taillait sa route au milieu d'une tiède opacité, qui semblait close comme un ventre. Le sillage paresseux de la Fortune se teintait*

d'une étrange fluorescence persistant sur une centaine de toises. » Kerguelen goûte le plaisir de reprendre la mer, Autissier celui de prendre la plume.

La terre vue un mois plus tard, la terre tant espérée, ne ressemble à rien de connu. Kerguelen, comme tous ses hommes masqués le long des bastingsages, découvre cette « *sombre merveille* » : « *La roche noire, écrit Autissier, dégringolait dans des à-pics invraisemblables où la houle explosait sur des dizaines de mètres de hauteur avec un grondement de canon qui s'entendait depuis le navire.* »

KERQUELEN, LE VOYAGEUR DU PAYS DE L'OMBRE. d'Isabelle Autissier.

Grasset.

312 p., 18,90 €.

re. Une fumée liquide d'embruns éclairée par les rayons du soleil créait, à son pied, un arc-en-ciel permanent. »

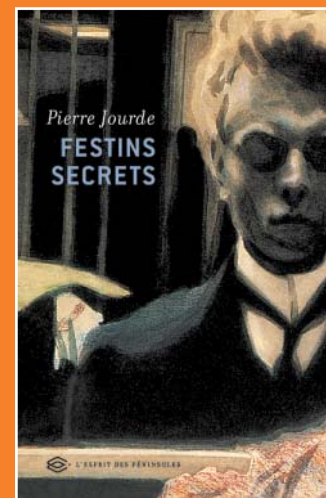
Kerguelen a envoyé sa conserve, le *Gros-Ventre*, vers la terre. Avant le soir, quinze hommes auront débarqué d'une chaloupe, tiré une salve de mousquets, pris possession du nouveau continent « *au nom de notre bien-aimé Louis le quinzième* ». Un message est caché dans une bouteille, on massacre quelques pingouins et des lions de mer. Avant le soir, Kerguelen aura tourné le dos à la côte pour se dégager du courant. Nuit, brouillards, tempête. Le vent lance des aiguilles de glace, les hommes pleurent de douleur à la manœuvre. Pendant des jours, la *Fortune* n'ose plus s'approcher de la terre, le contact avec le *Gros-*

Ventre est perdu. Kerguelen ne dort plus, « *l'idée de s'approcher de cette terre lui donnait presque la nausée* ». Il fait mettre cap au nord.

Le pays de l'ombre s'est laissé apercevoir, puis effleurer. Kerguelen rentre à Brest et laisse ses contemporains faire de cette demi-défaite un triomphe. C'est ici que Kerguelen bascule. Caméléon, Isabelle Autissier accompagne le découvreur dans les salons aussi bien qu'elle évoque la pourriture des cales et le scorbut des marins. Elle restitue les dialogues précieux, le plaisir capiteux d'un tête-à-tête avec le roi, les intrigues et les flatteries, faisant chanter une langue désuète où tout est suggéré en finesse, par le détail.

Jean-Paul Kauffmann, dans son errance mélancolique aux Kerguelen (*L'Arche des Kerguelen*, 1992), restait à distance du héros « *faustien* », « *père malheureux à qui l'on présente l'héritier tant espéré et qui comprend que ce dernier est un monstre* ». Isabelle Autissier se laisse aspirer avec lui vers le pays de l'ombre, puis sort elle-même des ténèbres. Après un démâtage dans le tour du monde en solitaire, la navigatrice (« *je* », page 285) approche des Kerguelen dans une nuit d'un noir absolu. Mais l'île que son GPS lui a signalée tarde à sortir du néant. La solitude, le chuchotis de l'eau contre la coque, les parfums attendus, le mystère de la terre qui se refuse donnent à cet instant suspendu un goût d'au-delà. Et, dans cette hésitation du réel à apparaître, se tient l'espace de la littérature. ■

CHARLIE BUFFET



« *Festins secrets est un miroir redoutable. Qui s'y regarde voit la folie du monde.* »

MARTINE LAVAL, TÉLÉRAMA

PRIX VALÉRY LARBAUD 2006

PRIX RENAUDOT DES LYCÉENS

PRIX THYDE MONNIER DE LA S.G.D.L.



L'ESPRIT DES PÉNINSULES

harmonia mundi
diffusion livres

J.C. Oates, l'amour de la haine

Répulsion, phobie, exécution viscérale... Ces thèmes structurent, de manière obsessionnelle, l'œuvre de la romancière américaine. Deux nouveaux ouvrages, de qualité inégale, dissèquent les Etats-Unis à cette aune

VIOL, une histoire d'amour (Rape, A Love Story)
de Joyce Carol Oates.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Claude Seban,
éd. Philippe Rey, 182 p., 15 €.

LA FILLE TATOUÉE (The Tattooed Girl)
de Joyce Carol Oates.

Traduit par Claude Seban,
Stock, « La Cosmopolite », 376 p., 20 €.

A l'aune de ce que l'on attend généralement d'un écrivain raisonnable (pour autant que l'association ait un sens) ou mettons simplement mesuré, Joyce Carol Oates écrit trop. Beaucoup trop : un roman par an, presque aussi ponctuellement qu'un coucou suisse, sans compter les publications annexes, essais, nouvelles, novellas (romans courts), pièces de théâtre, poèmes, articles, contes pour enfants, etc. Au point, comme si tant de frénésie ne pouvait déceintement s'abriter sous un seul bonnet, d'écouler certains de ses ouvrages sous d'autres noms que le sien (Rosamond Smith, Lauren Kelly), par l'effet d'une étrange démultiplication du moi – ou d'un processus de contrebande littéraire. Ce qui donne, pour cette presque septuagénnaire que les Américains surnomment le « *word processor* » (une sorte de machine à fabriquer du texte), plus de cent livres en quarante-deux ans.

Curieux personnage dont l'appétit d'écrire et d'enseigner (plusieurs jeunes Américains talentueux, Jonathan Safran Foer par exemple, sont passés par son atelier d'écriture de l'université de Princeton, dans le New Jersey) se reflète dans la langue furieuse, précipitée, chargée de passion. La grande femme filiforme qui passe plusieurs heures par jour à pratiquer la course à pied, brûle une énergie colossale, sans fond. « *Trop douée* », disait-on d'elle à ses débuts. Peut-être. Ou trop pressée – une seule vie, c'est si peu. « *Trop* », en tout cas.

Et comme beaucoup de facilités font parfois le lit de la facilité, tout ne se vaut pas dans son œuvre, loin de là. Du *Jardin des délices* de ses débuts (Stock, 1975) aux *Chutes* (éd. Philippe Rey, prix Femina étranger 1995), en passant par le magnifique *Nous étions les Mulvaney* (Stock, 1998) et par le retentissant *Blonde*, inspiré par Marilyn Monroe (Stock, 2000), il y en a tant ! Des réussis et des très légers, des contestables et des couronnés (*Eux*, paru chez Stock en 1985, reçut le très prestigieux National Book

Award en 1970), des inspirés, des ratés (ses pastiches gothiques, *Les Mystères de Winterthurn*, par exemple – Stock, 1987), des bâclés, des schématiques – de tout, vraiment.

Dans ce torrent, pourtant, jamais rien de franchement insignifiant. Diversement appréciée par ses pairs, Joyce Carol Oates n'a pas le défaut, impardonnable en la matière, de laisser indifférent. D'abord, à cause de la qualité de sa langue, où percent toujours, çà et là, des éclats d'originalité, de pertinence, de poésie, même quand l'ensemble laisse à désirer. Ensuite et surtout, grâce à la manière, au fond assez radicale, dont elle embrasse la réalité de son pays, donc une certaine forme de modernité.

« **Comme s'il y avait un dieu** »

Car de toutes les veines qu'elle a explorées, dans son insatiable activité littéraire, le réalisme est sans doute la plus fournie, la plus concluante. « *L'écrivain politique qui ne veut pas simplement distraire ou impressionner ses lecteurs, mais aussi les instruire, les émouvoir, leur inspirer des sentiments, les bouleverser et éventuellement les convertir, est obligé de représenter aussi fidèlement que possible une réalité qui existe au-delà de sa propre invention* », disait-elle à la fin des années 1990. Sans doute n'est-ce pas un hasard si l'un de ses derniers livres, *La Fille tatouée*, est dédié à Philip Roth, grand observateur, lui aussi, des rêves et des cauchemars américains.

Tous les milieux sont approchés, dans ce vertigineux carrousel où tournoient des personnages, des situations et des lieux par centaines. Avec, cepen-



Joyce Carol Oates. CAMERA PRESS/EAMONN MCLABE

dant, une obsession qui traverse l'œuvre et l'articule, depuis des années : Joyce Carol Oates s'intéresse énormément à la haine. Pas seulement à l'antipathie, mais à la phobie profonde, à l'exécution viscérale – en particulier sa version la plus détestable, fondée sur les différences (vraies ou supposées) de race et de religion. A cette haine mortelle (et à la peur qui lui sert de socle) dont la pente naturelle conduit au mensonge, à la perversité, à la violence, au meurtre. La même, au fond, qui irrigue les deux livres récents, fussent-ils inégalement réussis.

Il y a, dans *Viol, une histoire d'amour*, la haine froide de John Dromoor, policier dans la petite ville de Niagara Falls – autrement dit pas très loin du village de naissance de l'auteur, au bord du lac Érié. De retour de la première guerre du Golfe, Dromoor intervient sur les lieux où une femme, Tina Maguire, s'est fait sauvagement violer par une bande de jeunes gens des environs. Le récit passe, en grande partie, par les yeux de Bethie, douze ans, la fille de Tina, qui se trouvait avec elle au moment de l'agression. Passant d'elle à Dromoor, Oates brosse à la fois le portrait de ce fait divers et celui

de ses conséquences, ou plutôt de son absence probable de conséquences : appuyés par un avocat malin, les criminels sont en passe de s'en tirer à bon compte, quand ils disparaissent, les uns après les autres. La haine de Dromoor, glaciale, s'est retournée contre eux.

Un ressentiment d'autant plus saisissant qu'il demeure énigmatique. Au lieu d'entrer dans les méandres psychologiques de ses personnages, l'écrivain relate les faits de l'extérieur, presque comme dans un compte rendu policier. « *Il faudrait connaître l'histoire personnelle de ces hommes pour avoir un autre avis* », écrit-elle curieusement au sujet des agresseurs. La voix nar-

rative, quant à elle, semble sur ses gardes, en retrait. Du coup, comme agis par un mécanisme secret, les faits prennent une force éclatante, terrible. Sans en avoir l'air, Joyce Carol Oates fait monter sur scène la pauvreté, les conflits de classe, le racisme et les vices du système judiciaire, pour ne rien dire des impasses amoureuses dans lesquelles se trouvent acculés la plupart des gens. En très peu de pages, elle bâtit une tragédie, avec ce qu'il faut de fatalité (« *Comme si c'était écrit*, pense Dromoor. *Comme s'il y avait un Dieu, et même s'il n'y en a pas.* »), d'horreur et d'impression que le temps ne passe plus à sa vitesse habituelle.

Exactement ce qui manque à *La Fille tatouée*, roman plus ou moins laborieux, où Oates brode sans beaucoup de subtilité sur le thème classique des rapports maîtres-serviteurs. Joshua Seigl, écrivain réputé (d'où quelques développements intéressants sur le métier d'écrivain et ses impostures), et la jeune Alma, qu'il a embauchée pour l'aider. Rongée par un passé trouble, malade d'antisémitisme et d'un sentiment d'infériorité sociale, la jeune femme semblable à « *un mollusque femelle* » va tuer Seigl et l'aimer à la fois, dans un mélange ambigu dont Joyce Carol Oates a le secret. Car l'écrivain ne renonce à aucun sujet, fût-il périlleux, n'hésitant pas à mettre des pensées violemment incorrectes dans la tête ou dans la bouche de ses personnages.

Pas de censure. Le réel a tous les droits ? Encore lui faut-il atteindre le degré de vraisemblance, donc de complexité, que seul peut lui prêter la création littéraire – en un mot, la fiction. ■

ALAIN FRACHON

RAPHAËLLE RÉROLLE

« L'Amérique vit des temps de crise »

C'est une journée d'hiver pluvieuse. Elle est sagement assise dans le hall d'un petit hôtel parisien. La silhouette est menue, presque frêle, un côté Piaf. Le visage rayonne d'intelligence, regard porté par des yeux immenses qui scrutent l'interlocuteur au laser. Elle ne se départit jamais de la courtoisie qui sied à un professeur titulaire de l'université de Princeton.

Elle parle de politique : « *Je suis démocrate et très soucieuse de la défense de l'environnement. L'Amérique vit des temps de crise. Ne faites pas trop d'honneur à notre gouvernement en donnant des motivations idéologiques à son action. Regardez plutôt où va le profit : suivez la piste de l'argent pour comprendre la politique.* »

Elle parle de sa famille : « *Je suis née*

dans le nord de l'Etat de New York, dans une famille pauvre. Mon père avait plusieurs "jobs" pour survivre ; il appartenait à ceux qu'on appelle aujourd'hui les travailleurs pauvres, ceux qu'un salaire maintient à peine hors de la grande pauvreté. Je viens de là, de ce milieu. Et ça existe toujours ! »

Elle parle d'Hillary Clinton : « *La droite évangélique se déchaine contre elle car elle ne supporte pas l'idée même qu'une femme puisse devenir présidente des Etats-Unis. Hillary Clinton serait pourtant la meilleure personne pour occuper ce poste. Mais il y a une règle en politique : les meilleurs gagnent rarement...* »

Elle parle du lien entre jogging et écriture : « *Je cours tous les matins. Si je ne peux pas courir, je ne peux pas penser*

- donc pas écrire. Je prends des notes durant des mois avant l'écriture. Je ne travaille jamais sur plusieurs livres à la fois. »

L'auteur de *Blonde*, chef-d'œuvre inspiré de la vie de Marilyn Monroe, parle de Norma Jean (elle ne dit jamais Marilyn) : « *J'ai écrit en empathie avec elle. On n'a pas assez dit à quel point elle était une grande comédienne. Elle avait l'angoisse de ces gens convaincus dès leur plus jeune âge qu'ils ne sont pas faits pour être aimés, angoisse d'orphelins, angoisse qui vous pousse à essayer sans cesse de justifier votre existence.* »

Elle dit tout cela d'une voix timide, presque susurrée, comme en contrepoint à ses romans sur les fureurs de l'Amérique. ■

Pierre Pelot, au nom d'une femme rebelle et obstinée

Lorsqu'un lecteur dit aimer Pierre Pelot, on a immédiatement envie de lui demander : lequel ? Celui qui a écrit, avec Yves Coppens, *Sous le vent du monde* (5 tomes, Denoël) ? Celui qui aime la SF et le polar – voir *L'Été en pente douce* (« Folio ») ou *Le Pacte des loups* (Rivages) ? Serait-ce plutôt l'auteur des quelque 1 100 pages de *C'est ainsi que les hommes vivent* (Denoël), où l'on est entraîné dans une folle aventure, du XVII^e au XX^e siècle ? Ou bien celui qui a osé une autobiographie clandestine, en racontant dans *Méchamment dimanche* (éd. Héloïse d'Ormesson, Pocket, n° 12921), les tribulations d'une bande d'adolescents, dans les Vosges, à la fin des années 1950 – Pierre Pelot était lui aussi adolescent à ce moment-là, et il vivait à Saint-Maurice-sur-Moselle, où il est né en 1945 et où il habite toujours.

Chacun, selon ses goûts, a le loisir de choisir parmi les nombreux livres de Pierre Pelot. Toutefois, pour apprécier sa littérature, au-delà du sujet, il faut

partager une passion commune : aimer les conteurs, les raconteurs. Etre capable de retrouver ce qu'on avait naturellement dans ses lectures d'enfance, une absence de distance, une capacité à se laisser embarquer dans une histoire, et à y croire...

Pelot sait mener son lecteur sur ce chemin, il en a une certaine habitude. Mais dans cette *Ombre des voyageuses*, il réussit son coup comme jamais. Avec un roman d'une structure assez complexe, mais très subtilement construit pour qu'on ne s'y égare pas, où il alterne une voix féminine parlant à la première personne, le journal intime de cette narratrice, au ton différent de sa parole, et un narrateur à la troisième personne, qui observe et recadre les événements, les personnages, les situations.

« *Ils m'ont appelée la Rouge Bête. Ce n'était pas méchamment.* » Qui a écrit cette phrase, le début d'un manuscrit trouvé par une enfant de 6 ans, Emeline, au XVIII^e siècle, dans une grande maison en Louisiane, nommée

Magnolia ? Il faudra attendre la fin de l'histoire pour comprendre le lien entre la petite Emeline et « la Rouge Bête ». Mais on saura très vite que la Rouge Bête se nomme Esdeline Favier, qu'elle est née à l'été de 1733, dans les Vosges, que très jeune, elle était déjà héritière de lourds secrets de famille, et que bien

PARTI PRIS
JOSYANE
SAVIGNEAU

sûr, elle était rousse, avec tout ce que cela entraîne de méfiance, de superstition.

Esdeline gardait les chèvres, avec sa petite sœur, Apolline, qu'elle ne quittait jamais. Elle était promise à un avenir illettré et sinistre. Mais, un jour de bagarre, elle rencontre Cauvin Sauvê. Ils sont « demi-cousins », selon Cauvin. Mais ce n'est pas l'essentiel. Cauvin rêve d'un autre destin. Il sait lire, écrire, et veut conquérir le

Nouveau Monde, partir pour l'Amérique. Avec Esdeline, à laquelle il apprend à lire et écrire. Après un périple à deux à travers la France, c'est finalement seule qu'elle embarque à Lorient, sous un faux nom, sur *La Fortune*, à destination de la Louisiane. Cauvin est censé être sur un autre bateau.

Là, Pelot fait donner à plein sa passion pour la navigation d'autrefois, pour les histoires de forbans et de pirates. Maladies, morts, équipage décimé, changement de capitaine, attaque par un bateau ennemi, voies d'eau dans la coque, naufragés et rescapés... tout y est, tout en couleur, on se sent presque un passager de ce bateau bien mal nommé, où règne plutôt l'infortune. Esdeline, qui finit par révéler son vrai nom, demande du papier à celui qu'on appelle l'écrivain du bord, Johan Forestier – ne pas oublier ce nom, il est important pour la suite des événements – et rédige son journal, dont une partie sera perdue. On suit ainsi plusieurs mois de cette

année 1751, et les pensées de cette jeune femme décidée, obstinée, libre, rebelle.

Pourquoi Esdeline, qui a finalement atteint la Louisiane, et qui, après bien des aventures, est demandée en mariage par Forestier – il veut acheter une propriété, Magnolia, et y vivre avec elle – revient-elle en France, à la fin de 1765, sur *La Belle-Métisse* et se rend-elle dans les Vosges ? N'a-t-elle pas perdu l'espoir de retrouver la trace de Cauvin Sauvê ? Veut-elle revoir sa petite sœur, qu'elle avait abandonnée pour suivre Cauvin ? Apolline est-elle vraiment sa sœur ? Les secrets sont encore plus lourds qu'on ne l'imaginait. Et Cauvin Sauvê est bien vivant, mais n'a jamais quitté la France, il s'est simplement débarrassé d'Esdeline avant de revenir dans les Vosges. Comment pourrait-elle ne pas se venger de lui ? ■

L'OMBRE DES VOYAGEUSES

de Pierre Pelot.
Ed. Héloïse d'Ormesson, 464 p., 23 €.

Des nouvelles comme des fragments d'autobiographie, terribles et nus

Le monde suspendu d'Hubert Mingarelli

Chez Hubert Mingarelli, les lois de la physique n'ont pas cours. Pas plus que celle des chronomètres ordinaires. Le temps ne passe que pour autant qu'on veuille bien en prendre conscience. Le mouvement n'est pas dans le déplacement du sujet, mais dans le défilement d'un décor dont l'homme se contente de se prétendre le spectateur immobile.

Avec *Océan Pacifique*, qui regroupe trois récits donnés pour autant de nouvelles, comme pour brouiller la piste d'éclats autobiographiques, inédits dans l'œuvre de l'écrivain, il est certes une fois de plus question de mer, d'isolement et d'impossible consolation, de ce dialogue tacite ou singulièrement banal qui unit autant qu'un silence partagé un père et son fils.

C'est dire si le lecteur d'*Une rivière verte et silencieuse*, de *La Dernière Neige*, de *Quatre soldats* ou d'*Hommes sans mère* reconnaîtra dès les premières lignes la voix du romancier, sa pudeur grosse de chagrins anciens, de fêlures secrètes et de plaies cachées, la brusquerie de ses écarts, quand l'événement déchire la feinte quiétude d'une somnolence cotonneuse, la simplicité caricaturale de l'expression, où les reprises bercent comme des refrains insidieux qui font mine de pauvreté ordinaire quand ils dévoilent l'abîme de l'indicible.

« Giovanni », déjà publié hors commerce sous un autre titre – « Sur la mer » –, met en scène un chien qui a pris le nom de son premier maître. Le narrateur, qui hérite de la couchette libre comme de la garde de l'animal, doit lutter pour conquérir son espace. Sorte de mascotte de l'équipage dont il est finalement le plus ancien des membres, le cabot est mieux considéré qu'un humain, supérieur à celui-là même qui en assure la charge : « *L'ancienneté du chien à bord le plaçait au-dessus de moi.* » Et tandis que, lors des lon-

gues heures de quart, chacun lutte contre l'ennui, ruminant ses griefs contre une microsociété brutale, sans indulgence ni chaleur, à l'image même de l'aventure humaine faite de souffrances lancinantes et tues, la docilité de Giovanni incarne une sorte de bonté bafouée qu'on ne reconnaît que le temps d'une confiance, d'une apostrophe sans danger puis-que sans réponse. A peine espère-t-on la fin du périple puisqu'à bord rien ne bouge, malgré le bruit des vagues contre la coque, qui trouble le sommeil des hommes de bord. Comme dans *E la nave va* de Fellini, le navire semble immobile, tout juste débordé par les mouvements des nuages et le sillage plus ou moins rectiligne qui signe l'illusion de sa course, gage de la compétence et de l'habileté de l'homme de barre.

Le voyage est immobile aussi dans « Bateau sous la neige ». Svevo vient de s'engager et s'apprête à quitter la terre pour naviguer. Enfin. Lui, qui souffre du vertige, s'inquiète de succomber au mal de mer. Et, pour conjurer le sort, engranger une image forte du monde qu'il quitte, surprendre son père, il va se poster en vigie sur le toit de leur maison au premier soir de l'hiver qui va engloutir ce bout du monde dont il largue les amarres dès le lendemain. Le classique mingarellien de la relation père-fils se double ici d'un autre voyage immobile : le bateau qui repose sur des cales de bois dans l'herbe semble seul bouger, penché et bientôt décoré d'une teinture de vivre. Svevo, lui, n'arpente que sa mémoire et se souvient de navigations paradoxales où

le bruit de l'eau douce des rivières sur les flancs du bateau paternel dit seul un mouvement imperceptible : « *On aurait dit que le bateau était parfaitement immobile, et qu'un ruisseau passait en dessous de la coque en l'affleurant.* » A quel sens se fier quand l'arrivée d'un geai sur le toit donne au jeune homme l'illusion que c'est lui, perché là depuis plus d'une heure, qui « *venait d'entrer dans son monde.* »

Le mouvement est plus intérieur encore dans « Océan Pacifique ». Le choc d'un essai nucléaire sur un atoll du Pacifique sud, le fascinant nuage atomique qui s'élève, et soudain, par un coup de vent tiède, fond sur les marins qui contemplaient le spectacle, les traverse... Et abolit la parole. Face à l'indicible, trois hommes de bord tentent de reprendre pied. Partis pêcher, ils fuient de fait le théâtre du drame dont ils ne peuvent assumer le souvenir.

Isolés chacun dans leur propre monde tant que les non-dits ne tissent pas un maillage fragile de tensions et de complexités, comme des solitudes qui tenteraient de s'approprier. Journal d'apprentissage que l'eau, le soleil et le vent auraient effacé en somme. Comme les autres « héros » du recueil, face aux mécaniciens ou aux forestiers, le narrateur cherche sa place dans une communauté humaine incapable de l'intégrer, orpheline de cette générosité de groupe qui fait les matricées fécondes.

Avec une langue toujours plus simple, plus nue, Mingarelli dit mieux que jamais l'indicible de la condition humaine. Terrible à force de banalité. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI



Océan Pacifique d'Hubert Mingarelli.

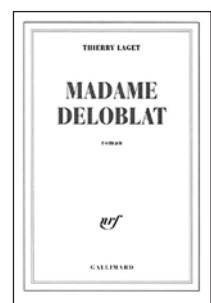
Seuil, 192 p., 17 €.

ZOOM



TANGAGE ET ROULIS, de David McNeil
Ni info ni désintox... Sans doute certains s'attacheront-ils à débusquer la veine autobiographique dans ce « roman » de David McNeil. A quoi bon en fait tant les masques sont simples (Charlie Woods pour Charlebois) et l'ivresse ailleurs ? Carnet de comptoir d'une cure de désintoxication à Montréal, moins radicale que farfelue avec un tel client, *Tangage et roulis* – traduction littérale de rock'n'roll – swingue avec une nonchalante élégance, travaillant ses rythmes, ses assonances et allitérations, car le dandy distraitement subversif qui sait transformer pour d'autres (Clerc, Souchon, Chérid...) sa mélancolie paresseuse en mine d'or, n'a pas d'autre ambition que de transformer sa tournée en banquet socratique. Voilà bien longtemps que le musicien a fait son arche attendant les animaux. Noé, lui, est déjà à bord... Prix Vaudeville 2006. Ph.-J. C. Gallimard, 144 p., 12,90 €.

TOUS LES HOMMES QUI SONT ICI, de Valérie Dayre
Un resto de quartier, où la formule à 9,50 € offre le plat du jour, un dessert et un quart de vin dont la couleur reste à choisir. Et trois tables dont les conversations s'alimentent les unes les autres. Qu'a bien pu se dire ce couple maghrébin et comment interpréter ce « *tous les hommes qui sont ici sont des cochons* », qui fait les choux gras de voisins alarmés ? Avec finesse, Valérie Dayre, qu'on connaît pour sa formidable *Ogresse en pleurs*, illustrée par Wolf Erlbruch (Milan) et ses romans à l'Ecole des loisirs, s'aventure sur le terrain « adulte » avec une sobre lucidité et un sens aigu de l'observation. La couverture est épataante. Ph.-J. C. Ed. L'Atelier du poisson soluble, 128 p., 10 €.



MADAME DEOBLAT, de Thierry Laget
« *Comme il est enivrant de se flatter de ses échecs et de ses turpitudes, de métamorphoser la honte en triomphe !* » D'une soirée « lustrale », où, entourée de ses voisines, comme elle bourgeoises sans horizon propre, Hortense fait une sorte de nouveau départ. Elle, dont la vie est accablante de bien-être conventionnel – ne fait-elle pas partie, comme la maison, son parc, les trois enfants qui s'exercent au judo sous le regard des écureuils, du butin que son époux expose en gage de réussite professionnelle – va s'aventurer sur les voies du romanesque sans prendre la moindre épaisseur. Une prouesse qui la rendra peut-être inoubliable. Ph.-J. C. Gallimard, 128 p., 14,50 €.

AUTODIDARQUE, de Pierre Grimblat.
Précédé d'un entretien avec Florent Georgesco Jeune, Pierre Grimblat se postait devant la porte tournante de la célèbre brasserie Lipp pour vendre ses poèmes à la criée. Il rencontrera Boris Vian, Queneau, Jacques Laurent, Michaux, Blondin, Giono... Depuis les prisons de la milice jusqu'au zinc des troquets du Paris joyeux de la Libération, les boîtes de nuit, les trains, les avions, il écrit sans relâche pour « *donner du plaisir* », « *plaisir de pleurer* », « *plaisir de sourire* ». Devenu journaliste, homme de radio, publicitaire, cinéaste (*Slogan*, avec Gainsbourg et Birkin), créateur de séries télévisées (« Série noire », « Navaro », etc.), il rassemble aujourd'hui sous le titre *Autodidarque* ses poèmes brefs et légers, musicaux, vifs et désinvoltes. Jugez plutôt : « *L'avent/De tes bras/Nous protégera/De moi, fier-à-bras/Abrasif/Ci-devant/Et si on/Faisait la révolution/Sous l'édréon ?* » V. R. Ed. Léo Scheer 206 p., 15 €.

Deux recueils de nouvelles de Maurice Pons, l'auteur des « Saisons » « Un peu de durable beauté »

DÉLICIEUSES FRAYEURS
de Maurice Pons.

Le Dilettante, 128 p., 14 €.

DOUCE-AMÈRE
de Maurice Pons.

Le Dilettante, 176 p., 15 €.

Une par jour : telle est la dose prescrite par Maurice Pons à ses amis pour consommer ses nouvelles, exquises et vénérées décoctions, dont chacune a été lentement mûrie et distillée. Sous les couvertures pimpantes de *Dilettante*, les deux petits volumes de nouvelles semblent contenir des friandises : l'un montre, sur fond rose, des feuilles d'*Araujia sericifera*, plante particulière qui piège des insectes dans sa fleur dans un but de reproduction. L'autre, sur fond bleu pâle, présente la douce-amère, cette plante à baies rouges de la famille des solanacées, qui doit son nom à la saveur changeante de son écorce.

Commencer par *Délicieuses frayeurs* : un recueil de neuf nouvelles, essentiellement composé d'inédits (un événement, lorsqu'il s'agit de Maurice Pons). Prolonger le traitement en relisant les onze succulentes et terribles nouvelles de *Douce-Amère*, toujours sous le signe de l'oxymore (Denoël 1985, Grand Prix de la nouvelle de l'Académie française). Des textes splendides et insoutenables – entre pressentiment et angoisse, entre réalité et cauchemar – parce que la beauté, la grâce, trop fragiles, y sont constamment menacées du pire

– suicide, accident, disparition.

Très tôt, Maurice Pons a su qu'il faut « *dans l'illogisme une logique rigoureuse et dans le fantastique un réalisme minutieux* ». Sans doute est-ce d'avoir grandi sous le portrait de son « *grand-père Jonathan* » (Swift, dont son père, Emile Pons, éminent spécialiste, a publié un très savant *Glossaire des langues imaginaires*). « *J'ai beaucoup de mal à parler de ma vie et de mes livres*, affirme Maurice Pons. *Parce que je confonds résolument ce que j'ai vécu avec ce que j'ai imaginé.* »

Obstination forcenée

S'il faut en croire ses *Souvenirs littéraires* (Quai Voltaire, 1993 et Le Rocher, 2000), c'est, à 7 ans, la rencontre de Jules Romains, sur un quai de gare, qui détermine sa « *vocation* ». A 20 ans ou à peine plus, jeune écrivain plutôt mondain, oisif, il est passionné de théâtre : l'écriture, cependant, reste pour lui une activité obstinée, secrète, presque douloureuse. Un demi-siècle plus tard, ce conteur remarquable a publié une douzaine de livres d'une élégance rare, souvent réédités.

Découvert par René Julliard, Maurice Pons connaît le succès avec *Virginales* (Julliard, 1955), un recueil de nouvelles inspirées des *Enfantines* de Valéry Larbaud. Un de ces textes, « *Les Mistons* », est adapté par un jeune cinéaste, François Truffaut.

Une période heureuse, vite assombrie par la guerre d'Algérie, qui suscite *Le Cordonnier Ariste* (Julliard, 1958). Et une nouvelle, « *La Vallée* », publiée en 1960 par Maurice Nadeau dans

un numéro des *Lettres nouvelles* rédigé par les signataires du Manifeste des 121. Cette nouvelle, reprise dans *Délicieuses frayeurs*, contient en germe ce qui deviendra le plus extraordinaire roman de Pons, *Les Saisons* (Julliard, 1965 et Christian Bourgois, 1992) qui lui vaut un cercle de lecteurs fervents.

« *On me demande souvent, et souvent sans bienveillance, ce que je fais lorsque "Je ne fais rien" – c'est-à-dire lorsque je ne travaille pas à un livre. Je réponds parfois que j'attends sagement qu'un nouveau livre germe, se développe et mûrisse en moi (...). J'ai expliqué déjà de quelle obstination forcenée dans le désespoir, de quelle contrainte dans la rêverie, de quelle rigueur quotidienne il faut faire preuve pour se retenir d'écrire.* » Dans ces moments-là, les tâches ne manquent pas : l'écrivain a également été scénariste, adaptateur, traducteur, notamment de Norman Mailer.

Depuis plus de quarante ans, Maurice Pons, né à la fin des années 1920, vit dans l'Eure, au Moulin d'Andé, haut lieu de rencontres et de création, où toute une « *petite famille* » d'écrivains, peintres, cinéastes est réunie autour de Suzanne Lipinska (et où Georges Perec occupa pendant quelques années la chambre dite de Jeanne d'Arc). C'est là qu'il travaille à ses livres « *un peu comme le vannier façonne ses paniers* ». Et comme son héros Siméon, qui croit au pouvoir du langage et qui espère toujours recueillir, avec ses mots, « *un peu de durable beauté* ». ■

MONIQUE PETILLON

Marie Ferranti revisite la fable de Lucie, martyre chrétienne Entre sainteté et manipulation

LUCIE DE SYRACUSE
de Marie Ferranti.

Gallimard, 144 p., 13,50 €.

On se souvient de *La Chambre des défunts*, court et troublant roman inspiré par la toile de Mantegna conservée à Mantoue ; de *La Princesse de Mantoue*, donné comme une fiction jusqu'à ce qu'une brève mise au point révèle au lecteur la part de l'archive dans ce récit tout aussi économe de Marie Ferranti. Avec *Lucie de Syracuse*, le jeu est plus limpide encore.

A en croire l'avant-propos de son sixième roman, il ne s'agit là que d'une nouvelle traduction de l'un des chapitres conservés des *Vies des personnages illustres de Syracuse sous le règne de Dioclétien* qu'a composées, à l'orée du IV^e siècle, le bien oublié Héliodore de Sicile. Certes, Jean d'Ormesson le cite dans son plus savoureux roman, *La Gloire de l'Empire*, et le Pascal Quignard des *Petits traités* vante sa « *sorte de brusquerie* ». Mais si Marie Ferranti signale ses récents devanciers, elle n'entend pas proposer une édition critique ni même une contribution philologique. De *Vitae Syracusa Luciae* est plutôt le prétexte d'une exploration à contre-emploi de la sainteté. Ou plus laïquement de l'« exemplarité ».

Féru de langues anciennes, et de ce latin notamment « *dont l'écho résonnait encore si fortement dans [s]a langue maternelle* » – le corse –, Marie Ferranti tourne le dos à l'hagiographie habituelle de Lucie. Inflexible, la

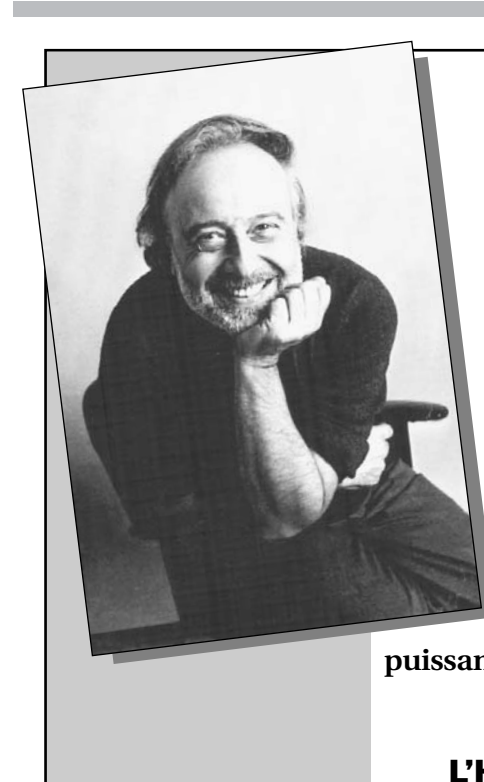
jeune patricienne qui se convertit au christianisme semble moins animée par la foi qui est censée l'habiter depuis que Lucie est allée à Catane, sur la tombe de sainte Agathe, implorer le salut miraculeux de sa mère Livia, que par la soif de notoriété. Héliodore s'étonne de certaine sentence de la vierge qui préfère le tombeau à l'hymen : « *La vertu est inutile si elle n'est pas connue du public.* »

La dureté de celle qui invente un miracle – s'étant arrachée les yeux, elle recouvre la vue

une fois que son promis, qui l'a dénoncée, a sombré dans la folie – pour accomplir son rêve de martyre interroge le lecteur. Qui manipule qui, de la sainte ou de celui qui prétend avoir recueilli ses confidences dans le lupanar où elle est condamnée au déshonneur ?

Avec une rigueur aussi implacable que son terrible argument, Marie Ferranti sonde la fable antique, en évitant toute empathie partisane. Une leçon de lecture qui est aussi littérature. ■

PH.-J. C.



Edouard VALDMAN

Dieu n'est pas mort : le malentendu des Lumières

« Une pensée forte et rare »

Jean Sévillia : *Le Figaro Magazine*

« Un livre puissamment original »
Yehuda Lancry

L'Harmattan

« Quarto » consacre un riche volume à l'auteur de « La Société du spectacle »

Debord en somme

C'est comme si l'époque s'imaginait avoir tout dit à propos de Debord, avoir circonscrit la question. Une publication de l'ensemble compact, hétérogène et diversifié de ses *Œuvres* ? Quelle merveilleuse occasion de classer le dossier, de le ranger aux oubliettes. Les clichés pourront continuer leur train, la durée aplatie et rentable pourra contourner ce pavé, tout rentre dans l'ordre. Que pourrait-on apprendre de nouveau ? Les thèses de *La Société du spectacle* sont parfaitement maîtrisées, c'est connu. Une émission-variété de télé-crochet était récemment qualifiée par un de ses animateurs de « post-debordienne », vous voyez bien, tout cela est intégré. Du coup, sur l'autre versant, on sent se pincer la raideur automatique des dévots-propriétaires-lésés. C'est parfait, les contraires se conjuguent en pleine complicité inconsciente, aucune importance, puisque, on le sait maintenant, une grande pensée traverse intacte la foule de ses partisans et de ses adversaires. Ce qui se vérifie encore à présent puisqu'on aura beau faire, les censures auront beau recourir à toute l'étendue automatique de leurs moyens, cette œuvre s'impose, elle surgit plus violemment encore dans le projet affirmé de sa propre néantisation, le non-être proliférant qui se croit être vient s'y confronter et s'y annuler sans le savoir, elle opère en silence, elle interrompt.

Il faut s'entraîner à percevoir ce livre dans la masse des surfaces imprimées comme l'équivalent de ce que devait être, au début des années 1980, la salle de cinéma financée par Gérard Lebovici entièrement consacrée à la projection

continue de la quasi-totalité des films de Debord. Pendant que le monde devenu faux film continuait sa rotation au dehors, il existait en plein cœur de Paris un espace où la pseudo-réalité fabriquée sur fond d'amnésie était retournée, analysée, raillée, démontée, niée. « *Renversement d'un renversement* », c'est ainsi que Debord lui-même résumait l'ensemble de son geste. Vous dites que la salle était vide et que par conséquent la diffusion était inutile ? Ce qu'il fallait démontrer.

Intelligence stratégique

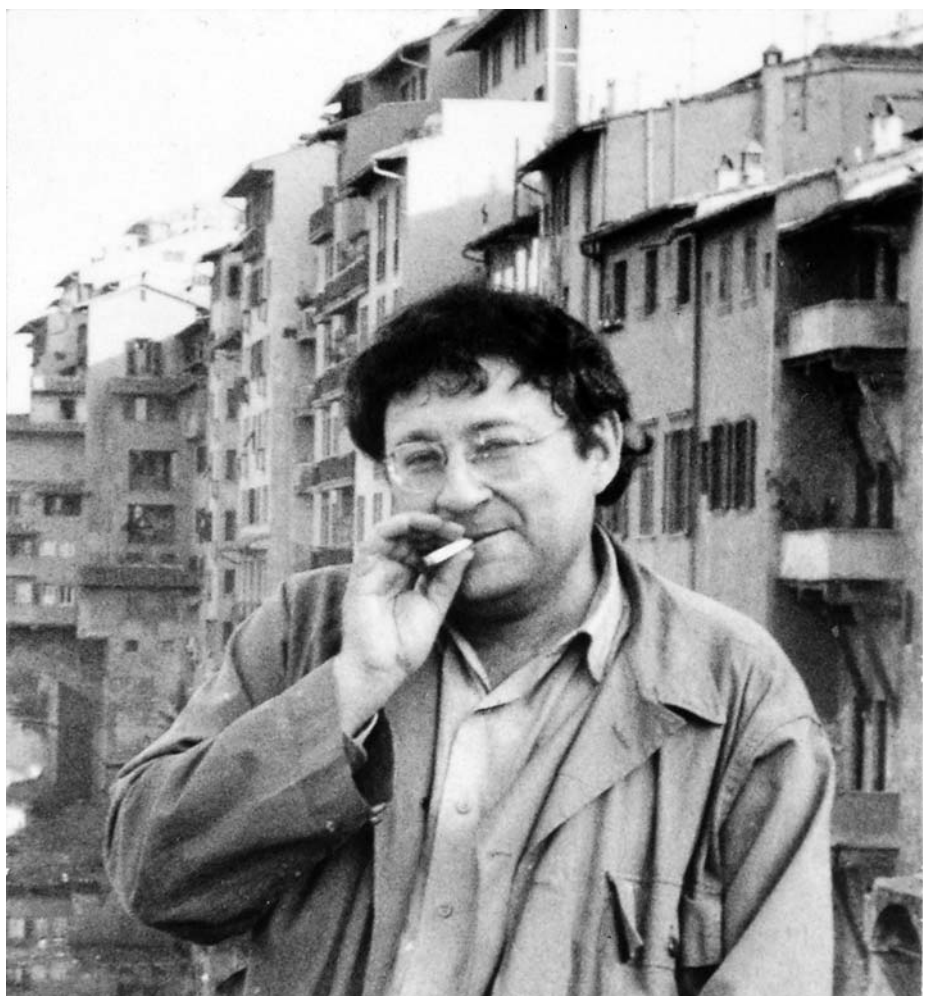
« *A reprendre depuis le début* » ? Oui, et cette édition en donne l'occasion. La présentation chronologique est par elle-même d'un intérêt considérable. Lettres-poèmes, scénarios, manifestes, extraits de correspondance, photographies, chansons, cartes découpées, livres de théorie, traductions, autobiographies, chaque œuvre apparaît en son temps, son intelligence stratégique et son efficacité tactique, située dans la courbe de son contexte, apparaît dans toute sa lisibilité redoublée. Comme tous les très grands techniciens du temps, Debord éclaire ce temps dans sa vérité.

« *Ecrire l'histoire*, affirmait Benjamin à propos de Baudelaire, signifie donner sa physionomie aux dates. » Eh bien, voilà, 1952 n'est pas 1957, il y a un abîme entre 1967 et 1976. Le spectacle a pour fonction principale d'évacuer l'histoire, elle ici perceptible dans tout son relief, comme si, finalement, c'était l'extrême subversion de l'époque qui, seule, définissait et révélait par la négative cette époque. Nulle part ailleurs que dans ce livre, la cassure radicale de Mai 68, qui vient ici couper le volume en deux, n'aura été aussi sensible. Il y a l'avant et l'après, c'est net. L'offensive ? « *C'est une charge qui part lentement, accélère sa course, passe le point après lequel il n'y*

aura plus de retraite, et va irrévocablement se heurter à ce qui paraissait inattaquable. » Ce rythme est perceptible dans toute la montée vers l'insurrection ouverte, les pages sur l'occupation de la Sorbonne sont électriques, les tracts et les directives se succèdent de demi-heure en demi-heure, il y a à un tempo battant et roulant, concernant ce moment où « *les gens regardaient avec amusement l'existence étrange qu'ils avaient menée huit jours plus tôt, leur survie dépassée* ».

L'intelligence extrême de Debord consiste alors dans la rapidité avec laquelle il aura pris la mesure du changement de langage nécessaire à la continuation de l'expérience. *La Véritable scission dans l'Internationale*, de 1972, est un chef-d'œuvre intégral qui reste à lire de part en part. En réalité, la langue d'un moment est en passe d'être gelée, glacée, « *frigidifiée* », détournée, au mauvais sens du terme, vers « *les certitudes somnifères de l'idéologie* ». Il faut lire aussi « *Foutre !* », ce contre-tract explosif de 1976. Les anciens camarades sont choqués par le mode d'activité des éditions Champ libre, on va donc réagir immédiatement en parodiant leur syntaxe moisie. C'est signé « *Des prolétaires* ». Ironie ravageuse, dépassement logique. « *Les avant-gardes n'ont qu'un temps ; et ce qui peut leur arriver de mieux, c'est, au plein sens du terme, d'avoir fait leur temps. Après elles, s'engagent des opérations sur un plus vaste théâtre.* »

Ainsi s'annonce la « dernière manière » de Debord. L'approfondissement et



Guy Debord, 1972. ARCHIVES ALICE DEBORD

l'actualisation de la critique sociale et historique, avec les *Commentaires sur la société du spectacle* de 1988, et puis enfin la sublime entreprise autobiographique avec *In girum imus nocte et consumimur igni, Panegyrique I, Panegyrique II*. La thèse 159 de *La Société du spectacle* énonçait : « *Pour amener les travailleurs au statut de producteurs et consommateurs "libres" du temps-marchandise, la condition préalable a été l'expropriation violente de leur temps.* » A cette dépossession brutale répond la réappropriation torsadée de son propre temps. Après la lecture de l'ensemble du volume, les évocations, les espacements, les allusions, se

chargent en retrait de toute la densité de mémoire vive, ce qui ajoute encore à la vibration très particulière de ces dernières œuvres. Alors, orgueil ? Modestie ? « *Ces circonstances rassemblées et considérées pourront parfaire le jugement. Et, par exemple, ma contribution à l'art extrême du siècle comme un monument historique bien particulier s'y trouvera exposée tout entière : c'est son excellence, d'avoir pu s'en tenir là.* » ■

EMMANUEL CATALAN

Emmanuel Catalan est l'auteur de *Prolégomènes à une révolution immédiate* (Gallimard « L'Infini », 2005).

Quand Jorge Luis Borges enseignait la littérature anglaise à Buenos Aires

« L'image qu'un écrivain laisse de lui à la mémoire des hommes »

DIS-MOI CE QUE TU LIS...
Cours de littérature anglaise
de Jorge Luis Borges.
Édités par Martín Arias
et Martín Hadis,

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Michel Lafon, Seuil.
« La librairie du XXI^e siècle »,
380 p., 21 €.

Jorge Luis Borges écrivait dans *L'Aleph*, recueil de nouvelles paru en 1949 (1) « [L]a tradition (...) est œuvre d'oubli et de mémoire. » Un principe que l'auteur argentin semble avoir appliqué lors d'un cours de littérature anglaise – donné à Buenos Aires dans les années 1960 – et où il a construit sa propre tradition, sans se soucier des passages obligés qu'impose d'ordinaire ce genre d'exercice. Il parcourt ainsi avec ses élèves l'histoire de la littérature anglaise du VIII^e au XIX^e siècle, sans passer par Shakespeare ou Mil-

ton... et leur propose, par la même occasion, sa bibliothèque personnelle.

En 1966, Borges était titulaire depuis dix ans de la chaire de littérature anglaise et nord-américaine de l'université de Buenos Aires. Certains de ses élèves enregistrèrent son cours et le transcrivirent pour leurs camarades absentéistes. Les bandes sont perdues – preuve que cette captation, sans doute clandestine, n'était pas motivée par la vénération pour un écrivain qui, à cette époque, n'était pas encore largement reconnu.

Oralité du cours

Restent les polycopiés, transcription fidèle, mais souvent fautive, qui a du moins l'avantage de ne rien modifier de l'oralité du cours. Ainsi, quand une élève lit un poème à voix haute, le texte en garde la trace. De même, les digressions, peu utiles d'un point de vue scolaire, n'ont pas été supprimées. Deux jeunes universitaires argentins, Martín Arias et Martín Hadis, ont travaillé à rendre cet-

te transcription lisible, faisant ainsi surgir un Borges que l'on connaissait peu : Borges professeur.

Le moins que l'on puisse dire est que son cours n'a rien d'académique : point de bibliographie critique, d'érudition dans cet enseignement. Borges fait preuve avant tout, comme dans ses écrits, d'un merveilleux don de conteur : le récit de la bataille d'Hastings et des légendes qui l'entourent, celui des vies des auteurs étudiés, parmi lesquels Wordsworth, Blake et Dickens, ou encore le résumé de leurs œuvres, sont autant d'histoires que Borges prend plaisir à dire, et que le lecteur aime à (re)découvrir avec lui. Dans ces pages apparaît une figure, émouvante et admirable : celle d'un homme aveugle qui cite et traduit de mémoire les poèmes anglo-saxons du Moyen Âge ou les propos d'Hugo sur Shakespeare, en se trompant parfois ; celle aussi d'un érudit qui sait transmettre, avec des mots simples,

son goût pour l'histoire de la langue anglaise ou pour ceux qu'il appelle ses auteurs « *personnels* ». Celle d'un écrivain enfin, comme le montrent de nombreux échos avec son œuvre. Car, à travers ce cours, c'est de lui-même qu'il parle.

Que dire, en effet, de certains choix du professeur Borges, qui consacre, par exemple, trois chapitres entiers à Samuel Johnson ? L'intérêt qu'il porte à cet essayiste, auteur d'un dictionnaire, mais écrivain mineur au panthéon de la littérature anglaise, ne peut s'expliquer que si l'on prend en compte l'écrivain Borges, et sa conception même de la littérature. Johnson, comme « Pierre Ménard, auteur du Quichotte », écrivain imaginaire qui fait l'objet d'une nouvelle de Borges (2), est avant tout un personnage : celui de la biographie que lui a consacrée Boswell au XVIII^e siècle, mais aussi celui des cours de Borges, qui pense que, « *pour un écrivain, une des œuvres les plus importantes (...) est l'ima-*

ge qu'il laisse de lui à la mémoire des hommes ». Et si MacPherson l'intéresse plus que Byron, auquel il ne consacre que quelques lignes, c'est parce qu'il est le créateur d'Ossian, poète imaginaire.

Par-delà les courants littéraires et les hiérarchies académiques, ce *Cours de littérature anglaise* est donc l'occasion, pour Borges, de présenter sa conception de la littérature. Il construit son cours de façon à souligner les continuités qui lient, à travers les siècles, différentes œuvres, de Caedmon à Coleridge et Stevenson. Car, pour Borges, chaque auteur, se nourrit de ce qui l'a précédé, à commencer par lui-même. Il donne aux élèves et au lecteur des clés pour comprendre les textes. Avec quelques clins d'œil de Borges lecteur à Borges écrivain. ■

MARION FAURE

(1) « *Histoire du guerrier et de la captive* », *L'Aleph* (Gallimard, 1967).
(2) *Fictions* (Gallimard, 1951).

Un livre prodigieux

Philippe Sollers
Le Nouvel Observateur

Préface de
HENRI ATLAN

ÉDITIONS
Viviane Hamy

ZOOM



PAUL MORAND, un évadé permanent
de Gabriel Jardin
« *Toute sa vie, Paul Morand aura été, d'une certaine*

manière, un homme en fuite. (...) *De ces évasions multiples a procédé une vie faite de contrastes violents, où chaque fuite avait pour corollaire une vertu, ou plutôt un don paradoxal qu'il a su cultiver.* » Après bien d'autres – essayistes, biographes ou amis de Morand – Gabriel Jardin s'est attelé à la tâche, difficile et délicate, de saisir la vie de cet *Évadé permanent*. De cet homme secret, pudique, timide, que le frère

de Pascal Jardin et filleul de l'écrivain eut la chance de côtoyer de près adolescent, puis jeune homme, lorsqu'un an avant sa mort, en 1976, il s'installa dans un petit appartement attenant à la « *demeure-cathédrale* » de l'avenue Charles-Floquet. Ainsi, de souvenirs – comme ce « *voyage voué au regard* » sur les bords de la Loire – en anecdotes piquantes (voir les formes que prit son antipaillisme forcené) ou grinçantes, Gabriel Jardin livre dans toute sa complexité, un portrait vif, chaleureux, et quelque peu inédit de ce somptueux novelliste. Et aussi de celle qui fut l'unique femme de sa vie, Hélène Soutzo, dont on pourra regretter l'aspect quelque peu complotant quant à son antisémitisme « *plus atavique que réel* ». Au-delà du portrait-hommage, c'est à une relecture de l'œuvre de ce

grand styliste que nous convie son filleul, seul lieu véritablement qu'il n'aura jamais fui. *Ch. R.* On pourra d'ailleurs relire *Rococo* et *Rien que la terre* (préfacé par Marcel Schneider) réédités à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Morand en « *Cahiers rouges* » chez Grasset. Grasset, 240 p., 16 €.

TRAVERSÉE (Carnets XII – 1990)

de Louis Calaferte
Le « *proscrit des lettres* » poursuit la rédaction d'un journal intime commencé en 1956. Reclus dans sa maison bourguignonne, il fustige encore et toujours le cirque honni du monde médiatico-lettré, l'avènement de la « *masse* » (associée à la tyrannie et au néant). Mais le lecteur retiendra surtout la lutte fascinante entre

l'énergie créatrice et les forces avilissantes du vieillissement et de la maladie. Partagé entre deux pulsions rivales – la peinture et l'écriture – pétri d'une foi chrétienne dont il redéfinit les contours « *loin du ratatinement catholique* », l'indomptable sexagénaire clame : « *Je lutte. Je lutterai. Je suis vivant !* » Nourries de la lecture des journaux de Tolstoï, Kierkegaard, Queneau, Kafka, Gide, ces notes déploient tout l'éventail d'un style brillant : haïkus bucoliques, aphorismes mystiques, confidences émouvantes, remarques vachardes... A l'approche de sa mort (Calaferte disparaîtra quatre ans plus tard), certaines résonnent comme le bilan d'une vie et d'une œuvre envisagée comme « *un long, seul et même poème* ». *Fa. C.* Gallimard. « *L'Arpenteur* », 270 p., 25 €.

Il se sentait incompris : « Tous mes compatriotes sont des culs à côté de moi »

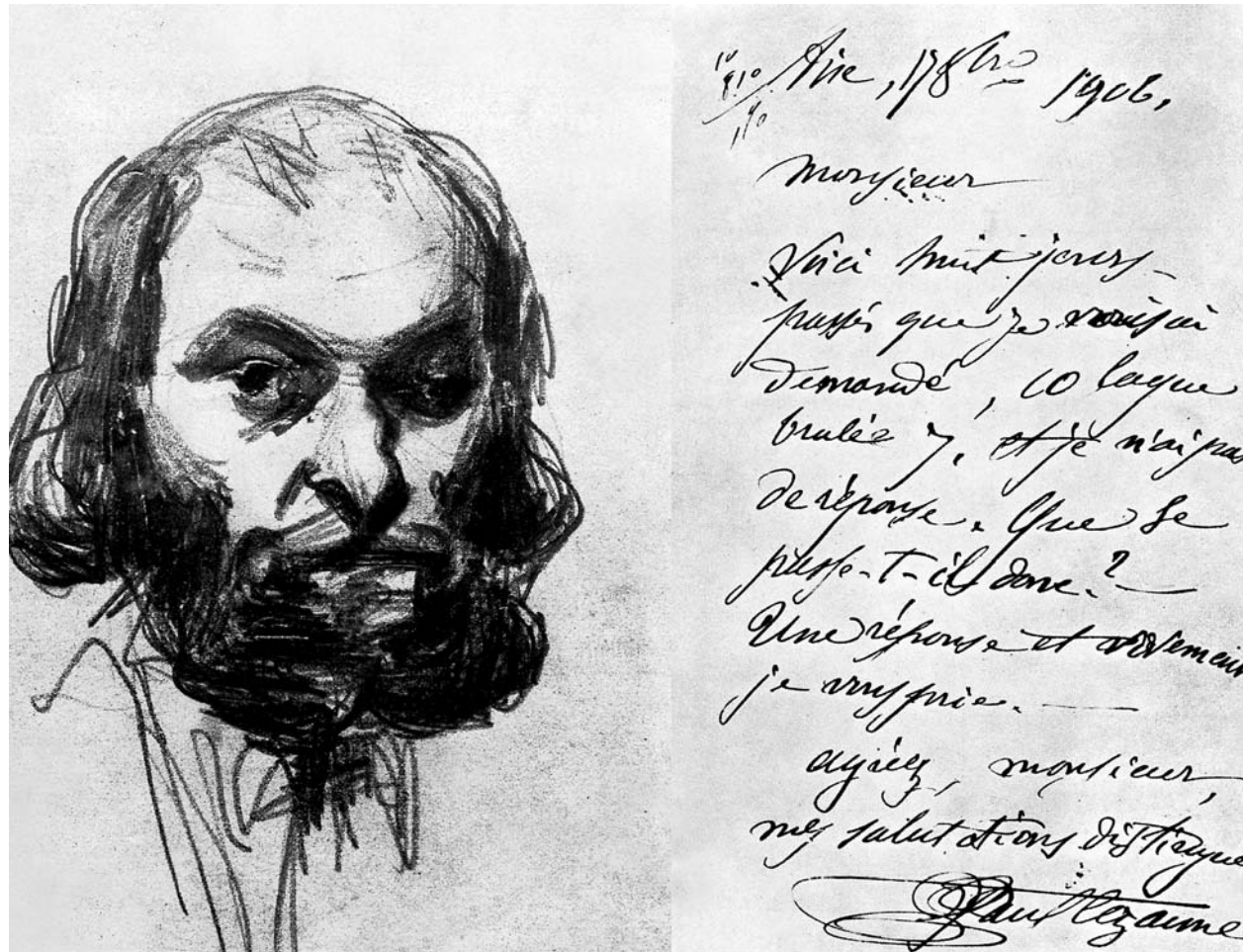
Cézanne, la vérité du peintre

CORRESPONDANCE
de Paul CézanneGrasset, « Les Cahiers rouges »,
426 p., 11,40 €.CÉZANNE, UN GRAND VIVANT
de Charles Juliet

POL, 60 p., 10 €.

Dans une lettre datée du 4 janvier 1901, Cézanne, « peintre par inclination », écrit : « L'isolement trempe les forts. » Ce qui frappe d'emblée dans la correspondance du héros d'Aix, c'est l'inouïe profondeur de sa solitude : « Quant à moi, je dois rester seul, la roublardise des gens est telle que jamais je ne pourrai m'en sortir ; c'est le vol, la suffisance, l'infatuation, le viol, la mainmise sur votre production, et pourtant la nature est très belle. » Le jugement est définitif. Voilà ! La solitude, la nature, dont l'art est une harmonie « parallèle ». Cap sur la sensation « colorante » et courage énorme sur le motif, c'est une loi : « Le soleil brille et l'espoir rit au cœur. » La peinture est une proposition ouverte de la nature. « Tout est, en art surtout, écrit Cézanne, théorie développée et appliquée au contact de la nature. » Tous les jours, le maître « va au paysage ». Collines, bois, rivières. Cette nature est consultée et pensée, question de salut. Un seul but : « Donner l'image de ce que nous voyons, en oubliant ce qui apparut avant nous. » L'optique se développe par l'étude et « apprend à voir ». Cézanne pense en peinture.

Huit jours avant sa mort, il écrit à son fils : « Les sensations formant le fond de mon affaire, je crois être impénétrable. » La sensation, donc, est le fond de l'affaire, la grande affaire de Cézanne : « Oui, je peins comme je vois, comme je sens – et j'ai les sensations très fortes. (...) Moi, j'ose... J'ai le courage de mes opinions... et rira bien qui rira le dernier. » Ses recherches l'isolent (la solitude est un devoir), ses « études » l'épuisent : « J'ai à travailler toujours, non pour arriver au fini qui fait l'admiration des imbéciles. » Il s'agit de « sortir de l'école, de toutes les écoles » et « il suffit d'avoir un sens d'art – Et c'est sans doute l'horreur



Paul Cézanne à la fin des années 1870. Lettre du peintre écrite à Aix-en-Provence en 1906. RUE DES ARCHIVES

du bourgeois, ce sens-là ». Bref, il est rejeté de son temps. Ses toiles sont refusées partout. Sa démarche est incomprise : « Tous mes compatriotes sont des culs à côté de moi », des « goitreux ». Et n'oublions pas : « Le sentiment de sa force rend modeste. »

Sensations colorantes

L'aventure cézannienne est unique, et la correspondance du peintre en témoigne. Que dit-il, au juste, à Zola – fermé, mais le goût est rare ! et « l'art ne s'adresse qu'à un nombre excessivement restreint d'individus » –, à Emile Bernard, à Ambroise Vollard, à Charles Camoin, à Philippe Solari, à Francisco Oller, à Julien Tanguy, à Camille Pissarro, au poète Joachim Gasquet ? Vous

voyez en surface, moi en profondeur. Je vois, et pour cette raison, « Je vous dois la vérité en peinture et je vous la dirai ».

Il se produit un événement considérable pour la peinture, en Provence, au début du XX^e siècle ! Cézanne, à l'écart, dans l'indifférence quasi générale – « Quel malheur que cet homme n'ai pas eu plus d'appuis dans son existence ! », dira Monet –, écrit à son marchand : « Je travaille opiniâtrement, j'entrevois la terre promise. Serai-je comme le grand chef des Hébreux ou bien pourrai-je y pénétrer ? » Il est épuisé, il va avoir 64 ans, ses sensations colorantes sont pourtant exacerbées, il fait de « lents progrès ». Trois ans plus tard, s'adressant à son fils au sujet de l'une de ses aquarelles qu'il juge harmonieuse, il lâche :

« Le tout est de mettre le plus de rapport possible. » Il ne cherche pas à avoir raison en théorie, mais « sur nature » : « Je n'ai que de la peinture à faire. »

C'est cette peinture, justement, que Charles Juliet interroge en adressant une lettre émouvante à Cézanne : « Cette image-sensation est-elle dans un rapport de justesse, de fidélité, d'exactitude relativement à l'objet qui l'a suscitée ? » Juliet questionne et avance des réponses : « Vous vouliez voir comme celui qui vient de naître. » Et ce qui captive le critique d'art, c'est de traquer le peintre dans ces moments bénis où il était « établi en son centre » et « coïncidait » avec lui-même, le moment précis où Cézanne « sentait pour mieux savoir ». ■

VINCENT ROY

Une manière attractive
d'aborder la philosophie
L'art
et la philo

Philosophiez à tout âge » et non plus « Jouissez sans entraves » : ce mot d'ordre serait-il en passe de devenir l'un des credo contemporains ? La prolifération des petites collections de philo, symptomatique d'une crise du sens que notre civilisation du présent perpétuel n'est assurément plus à même de combler, semble le confirmer. Pour adultes, et pour « enrichir la morale de nos démocraties », nous avons déjà « Le bien commun » chez Michalon. Plus récemment, « Chouette penser ! » (Gallimard jeunesse) entreprenait de s'adresser aux enfants de 11 ans et plus. Voilà que nous arrive la collection « Folioplus philosophie », accessible à partir de la terminale. Le principe : publier des extraits d'un classique et les mettre en regard d'une œuvre d'art joliment reproduite en couverture.

Au menu de cette première livraison, cinq titres (autour de 150 pages, 4,99€), tous confiés à des agrégés : un Platon, les livres 6 et 7 de *La République*, illustré par un tableau d'Eduardo Arroyo, artiste né sous le franquisme ; un Spinoza, avec *Lettres sur le mal*, un Descartes (*Méditations métaphysiques* 1, 2 et 3), un Malebranche et, pour le XX^e siècle, un Foucault. Suit un dossier pédagogique, vivant et bien écrit, loin du scolaire réhébitor. Une mise en perspective qui s'organise intelligemment en six points, dont un éclairage sur les mots du texte, la place de l'œuvre dans l'histoire des idées et « la figure » de l'auteur. Une heureuse initiative : le « groupement de textes » qui prolonge ce dossier – des écrits de Freud, Proust ou Duras venant faire écho aux extraits de *La Volonté de savoir* de Foucault. Une série de références à lire, à voir (films) ou à entendre (CD) à la vertu de dépoussiérer l'habituelle « sélection bibliographique ».

Un pari réussi, à deux petites réserves près. D'une part, le caractère problématique qu'il y a ainsi à tronçonner les grands textes – culte du petit format oblige ? De l'autre, le choix d'une œuvre d'art qui, commentée, serait censée éclairer et questionner le texte. Une idée originale, mais pas toujours convaincante. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Le témoignage d'un déporté homosexuel
L'horreur « rose »LES HOMMES
AU TRIANGLE ROSE
(Die Männer mit
dem rosa Winkel)
de Heinz Heger.Traduit de l'allemand par Alain
Chouchan, version établie par
Christian-Yves Lhostie, préface
de Jean Le Bitoux. H & O
« Poche », 180 p., 6,90 €.

Dès 1933, les nazis entreprennent d'éliminer les porteurs de cette « maladie », dont certains, bien plus tard, craignent encore les effets. En 1976, en France, une couronne des homosexuels déportés est piétinée ; en 1985, au cours d'une cérémonie semblable, des cris fusent : « Les pédés au four ! » ; en 1994, une association de déportés prévient : « Notre service d'ordre s'opposera de toute son autorité à votre intrusion », marquant ainsi qu'il y a les bons et les mauvais déportés.

Vienne. 1938. A 23 ans, loin de ces distinctions, Heinz Heger vit un grand amour avec Fred, fils d'un officier allemand. D'une famille autrichienne catholique, il confie à sa mère son attirance pour les garçons. Elle lui répond : « C'est ta vie que tu dois vivre. (...) Inutile de te désespérer parce que tu es ainsi ! » En mars 1939, cependant que Fred est accusé de « dérangement moral », une façon de sauver la réputation de son père, Heinz est convoqué au siège de la Gestapo.

C'est le début de « six années qui [le] réduisirent à l'état de loque humaine ». Quelques mois de prison, et il est envoyé au camp de Sachsenhausen. Chacun porte sur lui un triangle de tissu. Ils sont de huit couleurs, le brun des Tziganes, le jaune des juifs et le rose des homosexuels désignent des « déchets de l'humanité » plus particulièrement soumis à la cruauté des geôliers, voire au mépris parfois accompagné de violence des autres prisonniers.

Les essais, témoignages, romans qui ont pour sujet la vie des camps de concentration sont innombrables, ceux qui relatent le sort réservé aux homosexuels sont rares. Ce témoignage d'Heinz Heger – de son vrai nom Joseph Kohout, (1915-1994) – ne parut qu'en 1980 chez Persona, une maison d'édition aujourd'hui disparue. Remarquable parce qu'il nous dit des conditions particulières de vie, torture et mort des détenus homosexuels, ce récit l'est aussi parce qu'Heinz ne saurait faire sa part à la vérité. Il ne cache rien de la sexualité dans les camps et leurs bordels organisés par Himmler lui-même, il ne tait pas qu'il accepta un temps le rôle de kapo, ce qui lui valut peut-être de survivre pour nous donner cette page d'histoire méconnue qu'après vingt ans de silence, les mots se refusant à dire l'horreur, il trouva le courage d'écrire, pour lui, pour nous, pour ses semblables trop vite oubliés. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Gassendi, au XVII^e siècle, réhabilitait le philosophe matérialiste et célébrait la messe
Epicure en habit de prêtreVIE ET MŒURS D'ÉPICURE
de Pierre Gassendi.Edition bilingue (latin-français),
traduit du latin, présenté et
annoté par Sylvie Taussig.
Les Belles Lettres, « Classiques
en poche ».
T. I. Livres I à III, 280 p. ; T. II,
Livres IV à VIII, 398 p., 25 € les
2 volumes, vendus ensemble.

Entre Digne et Aix, dans une Provence à la fois sauvage et savante, hésitant entre la verdure et la roche, naquit en 1592, chez des paysans aisés, un enfant surdoué. Il s'appela Pierre Gassendi. Quelques décennies plus tard, il sera considéré par ses contemporains comme un des grands esprits de son temps, correspondant avec Galilée (qu'il admire) comme avec Descartes (qu'il critique).

On redécouvre, depuis quelques années, l'œuvre paradoxale de cet ecclésiastique ami des libres penseurs, membre éminent du « libertinage érudit », qui forma la « Tétrade » initiale du mouvement avec Naudé, Diodati et La Mothe Le Vayer. Nominaliste et sceptique en philosophie, il n'en demeura pas moins fidèle à l'Eglise, ses rites et ses dogmes, d'une manière que l'on a toutes les raisons de croire sincère et non contrefaite.

Son œuvre tourne autour de la figure et de la pensée d'Epicure. Gassendi ne cesse de les étudier et aussi de les transformer. Toute sa vie, il n'a écrit, en un sens,

qu'un seul vaste livre, constamment repris, développé, éventuellement recoupé et rapiécé dans un ordre différent. Epicure y occupe toujours la place centrale, quand bien même, à force de transpositions, c'est finalement à Gassendi lui-même qu'il ressemble le plus.

Contre des siècles de calomnies antiques, en particulier celles des stoïciens, et de calomnies chrétiennes, Gassendi commence par rétablir la vérité des mœurs épicuriennes. Il souligne combien elles furent austères et vertueuses. Il réfute les accusations d'impiété, de méchanceté, de goinfrerie, de débauche ou encore de haine des sciences lancées contre Epicure et reprises sans examen au fil des générations. Le Jardin, souligne Gassendi, n'était pas « un lupanar infâme », « où accouraient les putains de la Grèce », mais un lieu pacifié où des femmes s'adonnaient librement... à la sagesse.

Extraordinaire érudition

Pourquoi relire à présent ces centaines de pages ? Deux raisons y incitent. D'une part, l'extraordinaire érudition de cet auteur est encore largement utilisable, en dépit des siècles. Il a lu tout ce qui concerne son sujet chez les Anciens, de Chrysippe à Sénèque, des auteurs classiques aux Pères de l'Eglise. Qu'il s'agisse de Cicéron, de Plutarque ou de Galien critiquant l'épicurisme, Gassendi reste une référence utile. D'autre part, on s'inté-

resse évidemment à ce qu'il dit de lui-même en dessinant la silhouette d'un penseur aux théories radicales, dont la vie reste gouvernée par la morale.

Dans ce retour à Epicure, Gassendi pourtant ne se livre pas seulement à un exercice d'autoportrait à peine masqué. Il travaille également, comme le souligne Sylvie Taussig, à réinterpréter l'épicurisme à la lumière de la physique moderne comme à celle du christianisme. Cette entreprise singulière explique le caractère ambigu, parfois étrange, d'une démarche qui semble se tenir en équilibre entre des contraires inconciliables. On le comprendra mieux en se référant à la récente traduction française d'un fragment essentiel de sa dernière œuvre, où Gassendi expose les fondements de sa théologie (1).

Le rôle charnière joué par Gassendi dans l'invention de la modernité, longtemps occulté, devient plus visible grâce à de telles publications. C'est pourquoi le travail effectué par Sylvie Taussig est particulièrement précieux. On lui doit déjà, outre de nombreuses études sur cet auteur (2), la traduction de ses 688 lettres latines (3). Avec ces deux volumes au format de poche, la particularité de Gassendi apparaît clairement.

L'image d'Epicure est depuis longtemps restaurée. C'est aujourd'hui notre représentation de l'Age classique qui se

trouve en question. Le majestueux XVII^e siècle perd sa solennité, voire son bel ordonnancement. Il se fracture et se fragmente, se révèle traversé de tensions, se met en mouvement. Gassendi en est plus qu'un exemple. Un révélateur. ■

R.-P. D.

(1) Du principe efficient, c'est-à-dire des causes des choses de Pierre Gassendi. *Syntagma philosophicum. Physique, section 1, Livre 4, traduit du latin, présenté et annoté par Sylvie Taussig*, éd. Brepols, 244 p., 55 €.
(2) Notamment Pierre Gassendi (1592-1655). Introduction à la vie savante, éd. Brepols, 2003.
(3) Pierre Gassendi. Lettres latines, éd. Brepols, 1 232 p., 2004.

Signalons également : Europe. Comédie héroïque attribuée à Richelieu (Introduction et notes de Sylvie Taussig, Brepols, 302 p., 55 €).

Ouvert toute l'année de 9h à 18h
les samedis et dimanches

www.gippe.org

Marché du
livre ancien
et d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS
104 rue Brancion PARIS XV^e

Strauss et Scholem Savante conversation

CABALE ET PHILOSOPHIE
Gershom Scholem et Leo Strauss.

Traduit et présenté par Olivier Sedeyn,
éd. de l'Éclat, 178 p., 18 €.

Si il avait fallu imaginer des protagonistes idéaux pour une correspondance intellectuelle, le résultat aurait donné à peu près l'équivalent de ce recueil de quatre-vingts lettres qu'échangèrent le philosophe Leo Strauss et le spécialiste incontesté de la cabale Gershom Scholem, entre 1933 à 1973. Les deux hommes ne se sont rencontrés que rarement et furent séparés par l'exil. Mais, en dépit de longues périodes lacunaires, dont les notes n'expliquent pas toujours la raison, leur complicité sans concession demeure aussi sans faille. C'est que Strauss et Scholem, malgré la distance qui les sépare, sont issus d'un même terreau : celui de l'Allemagne des débuts du XX^e siècle, où la pensée philosophique juive était en pleine efflorescence.

L'un comme l'autre viennent de milieux assimilés et, bien que Strauss se décrive lui-même comme un « *Apikoress* » (un épicurien, athée), tous deux ont été en rupture avec les modèles d'intégration de leur jeunesse, par le sionisme d'abord, qui a mené Scholem à l'Université hébraïque de Jérusalem, puis par leur intérêt scientifique et historique pour le judaïsme. En somme, nos deux épistoliers parlent le même langage derrière la diversité des langues qu'ils utilisent (l'allemand, l'anglais, l'hébreu).

Leur divergence porte au fond sur l'interprétation de ce qui fait la « souche » du message juif. Pour Strauss, c'est la philosophie politique, au premier chef Maïmonide. Pour Scholem, c'est la mystique. Et pourtant, tous deux ne cessent de mettre à l'épreuve leurs confins et d'explorer ensemble leurs zones d'incertitudes. Comme dans cette admirable lettre 74, où Strauss énonce d'une façon énigmatique sa vision du messianisme comme rentrant dans la définition même du judaïsme.

L'intimité de papier permet également à ces beaux esprits de se laisser aller à une roserie qui semble partagée. Surtout quand il s'agit d'évoquer leurs collègues. L'esprit de Martin Buber se voit comparé à un « *marécage* » ; Jacob Taubes, juif et thuriféraire du philosophe compromis avec le nazisme Carl Schmitt, pratique « *l'antisémitisme philosophique* », Heidegger possède « *une intelligence phénoménale qui repose sur une âme kitsch* » ; Hans Jonas serait « *embarqué dans une campagne publique de proclamation* »... « *du fait qu'il est philosophe* » : « *je préfère, être cordonnier ou coupeur de pantalon* », s'exclame alors Strauss.

Petites méchancetés entre grands amis. Elles contribuent, pour le profane d'aujourd'hui, à prendre ces lettres, qui oscillent entre le sublime et la plaisanterie, pour une excellente introduction à ces deux œuvres. ■

NICOLAS WEILL

Parution en français de « La Démocratie », ouvrage qui a provoqué une vive polémique en Allemagne

L'histoire au prisme de Canfora

Avant même sa sortie en français, le livre de Luciano Canfora sur la démocratie a été l'objet d'une polémique en Allemagne, où il a été refusé par l'éditeur C. H. Beck, de Munich. Il fait partie d'une collection, « Faire l'Europe », qui doit être publiée simultanément par divers éditeurs européens, dont Beck. Cette maison d'édition a refusé le livre de Canfora à cause du jugement porté par ce dernier sur la République fédérale d'Allemagne et de l'absence totale de critique par rapport à la « démocratie » de la République démocratique allemande, sa rivale de l'Est soutenue par le pouvoir soviétique. En revanche, s'abritant en partie derrière un auteur juif d'origine allemande émigré en Angleterre, Canfora écrit : « *Force est de constater que les nazis ont regagné tranquillement presque tous les secteurs [de la RFA] ; les ex-nazis sont confortablement installés à de nombreux postes-clés* », et de citer l'exemple bien connu de Hans Globke, auteur des lois raciales de Nuremberg, devenu après la deuxième guerre mondiale conseiller du chancelier Adenauer.

Pas une phrase sur les victimes

L'auteur passe sous silence le fait que les communistes de l'Est n'ont pas été non plus très regardants quand il s'est agi de recycler d'anciens nazis dont le honteux curriculum vitae était un gage de soumission aux nouveaux maîtres.

Ce traitement inégal des deux parties de l'Allemagne justifiait-il le refus de publier le livre ? Certainement pas. D'autres auteurs, y compris allemands,

ont posé avant Canfora la question des limites de la dénazification ordonnée par les Alliés après la guerre puis arrêtée par les mêmes au commencement de la guerre froide. D'ailleurs, le texte refusé par C. H. Beck vient de paraître chez Papyrossa, un éditeur de Cologne. C'est cette mésaventure appuyée sur quelques solides citations et précédents de la « *réécriture de l'histoire* » qu'il raconte dans *L'Œil de Zeus* (1).

Au lieu d'un stupide boycottage, le texte sur la démocratie mérite une discussion sérieuse. La thèse défendue par Canfora, en effet, ne va pas de soi. Jacques Le Goff, qui dirige la collection « Faire l'Europe », avait averti les éditeurs partenaires quand le choix s'était porté sur Luciano Canfora pour écrire le livre sur la démocratie. Ce professeur de Bari, spécialiste de l'Antiquité, auteur d'une biographie remarquée de Jules César, est un intellectuel contesté aux idées contestables. Toutes les déficiences de la démocratie « bourgeoise » n'expliquent pas, par exemple, l'éloge répété de la Constitution stalinienne de 1936 auquel il se livre. Les Soviétiques l'avaient baptisée « *la plus démocratique du monde* » et Luciano Canfora leur emboîte le pas en vantant « *une nouveauté absolue en matière de style constitutionnel* ». Que ne dénonce-t-il, à propos de ce texte qui restera lettre

morte et servira de paravent au goulag, « *la rupture entre Constitution écrite et Constitution réelle* » qu'il décèle, à juste titre, dans la politique italienne ?

Ce n'est qu'une illustration du parti pris, au sens propre comme figuré du terme, avec lequel Canfora parcourt l'histoire de l'Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Pour lui, ce qu'on a coutume d'appeler démocratie, au moins dans sa forme libérale, représentative et parlementaire, n'est qu'un mode de domination des groupes possédants sur les non-possédants. La vraie démocratie résulte, écrit-il, « *de la prépondérance (temporaire) des non-possédants au cours de la lutte inexorable pour la conquête de l'égalité* ».

A travers l'histoire – et c'est le propos de la vaste fresque qu'il peint avec brio – elle n'a que rarement existé. En tout cas pas dans la Grèce antique, contrairement à un lieu commun souvent répété. On ne trouve aucun auteur athénien qui fasse l'éloge de la démocratie, affirme Canfora. Seules les traductions et les interprétations douteuses permettent d'affirmer le contraire, dit-il en citant Thucydide citant Périclès.

Ces moments rares, ce sont la Révolution française, la Révolution russe de 1917, qui en est le prolongement ou l'aboutissement, la coalition antifasciste de l'après-deuxième guerre mon-



LA DÉMOCRATIE
Histoire d'une
idéologie
de Luciano Canfora

Traduit de l'italien
par Anna Colao
et Paolo Bertilotti
Seuil, 480 p., 24 €.

diale, plus que celle de l'entre-deux-guerres. Car, pour Canfora, il ne fait aucun doute que les démocraties libérales, après avoir provoqué la tragédie de 1914, ont vu dans le fascisme un rempart contre le communisme. Et cette complicité justifie, pour l'auteur, le pacte germano-soviétique de 1939, la mainmise sur les pays baltes et le partage de la Pologne.

On chercherait en vain dans cette « *histoire d'une idéologie* », une phrase sur les victimes de la répression stalinienne en URSS, si ce n'est sous la forme d'une allusion ironique aux auteurs du *Livre noir du communisme*, dont le zèle dénonciateur est attribué à leur statut de transfuge.

Finalement, pour notre auteur, les démocraties « populaires » auraient pu être de véritables démocraties si les dirigeants communistes n'avaient cru que leur succès électoral du début, relayé par des « *avancées sociales* », leur conférerait une légitimité permanente. Elles se sont effondrées sous le poids de leurs contradictions internes et de la propagande occidentale, laissant la place à ce que les Grecs appelaient déjà une « *constitution mixte* », le pouvoir d'une oligarchie régulièrement légitimée par le peuple, ou pour reprendre une distinction de Périclès, le pouvoir de la majorité contredit par la liberté. La liberté, dit Canfora en le regrettant, l'a emporté sur la liberté. Est-ce bien sûr ? Et si c'était vrai, faudrait-il le déplorer ? ■

DANIEL VERNET

(1) *L'Œil de Zeus. Ecritures et réécritures de l'Histoire*, éd. Desjonquères, 96 p., 9 €.

La Correspondance (1959-1962) de l'historien Paul-Albert Février

Témoignage d'un chrétien dans l'Algérie en guerre

PAUL-ALBERT FÉVRIER
Un historien
dans l'Algérie en guerre.
Un engagement chrétien,
1959-1962

Édité par Jean-Marie Guillon,
préface de Pierre Vidal-Naquet,
postface par André Mandouze,

éd. du Cerf, 526 p., 44 €.

Né en 1930 – comme Pierre Vidal-Naquet qui souligne très justement dans sa préface la « *puissance de témoignage et d'analyse* » qui se dégage du journal et des lettres rassemblées dans ce livre –, Paul-Albert Février, disparu en 1991, était un spécialiste reconnu de l'Antiquité tardive. C'était aussi, pour reprendre les termes de Jean-Marie Guillon, responsable de l'impeccable édition critique de ces écrits, « *une personnalité d'une quali-*

té humaine rare ». Le lecteur en jugera en prenant connaissance de ces 156 lettres, écrites entre avril 1959 et septembre 1962, entremêlées des notes qu'il consignait pour sa propre gouverne. Bénéficiaire d'un sursis, il a, quand il arrive en Algérie à 28 ans, une maturité et une culture que beaucoup d'appelés n'ont pas. Sa première lettre, datée d'Alger, le 26 avril 1959, en témoigne. Il y note : « *Vu la célèbre villa Sésini, passé à El-Biar que connurent trop bien Maurice Audin et Henri Alleg.* »

Déchiement

Or, cet esprit averti est affecté, en qualité de responsable administratif, à un centre de transit et de triage qu'il définit comme « *la prison des suspects* ». Proche d'Henri-Irénée Marrou, de Jean Bayet, de Jean Lassus, tous trois profondément marqués par l'expérience de la Résistance et de la déportation, ce chrétien de

gauche occupe ainsi un poste où il peut observer la torture, les exécutions sommaires et diagnostiquer un insoutenable mépris d'autrui.

De fait, Février décrypte le présent algérien avec la grille de la Résistance et de la collaboration. Ainsi, évoquant les femmes effrayées par des opérations brutales de maintien de l'ordre, il se remémore « *Comprenez qui voudra* » : « *Il me revient à l'esprit, mais je n'en sais plus les paroles, cette poésie d'Eluard, sur les femmes tondues à la Libération.* » Ou encore, relisant *L'Etrange défaite* de Marc Bloch, il juge : « *Bien des phrases du livre mériteraient d'être au présent, comme si la Résistance et la Libération n'avaient été qu'un sursaut sans lendemain.* »

Trouvant difficilement à s'épancher, il lit beaucoup, parle peu, médite, prie avec ferveur, non sans exercer son esprit critique d'historien : « *C'est une expérience unique ; il me faut en profi-*

ter. » Parallèlement, il se démène avec de pauvres moyens pour améliorer et humaniser les conditions de vie des détenus. Son impuissance le navre, et il s'interroge sur la conduite à tenir. Il s'avoue incapable de lire *Un enfant du pays*, de Richard Wright, parce que cela lui est « *trop pénible en ce moment où nous sommes chacun coincés dans notre être sans espoir de dialogue* », mais se propose de « *relire les pages des Misérables sur Javert, si actuelles* ».

Resté en Algérie après l'indépendance, revenu à Aix en 1968, il évoquait dans un article, en 1984, « *ce déchiement* » qui avait été le sien durant les mois passés au centre de transit et de triage, où il avait vu le pire.

Il faut lire ces pages brûlantes, angoissées et réfléchies, conçues au cœur d'une tourmente qui mit son christianisme à rude épreuve. ■

LAURENT DOUZOU

Sur une musique originale de Spinoza

Le scandale fut énorme et durable. Un philosophe osait soutenir, en les présentant comme un traité de géométrie, une série de thèses contraires à tout ce qui semblait tolérable : une seule substance constituait le monde, Dieu et Nature ne se distinguaient pas, le libre-arbitre était une illusion, une société laïque était possible, la démocratie seule garantissait à chacun la puissance d'agir la plus étendue. Spinoza, à ce compte, avait tout pour passer, selon les cas, pour diable ou pour héros.

Peu l'avaient lu, mais tous étaient frappés. Les uns étouffaient devant tant d'impudence, fustigeaient sa morgue, soulignaient ses contradictions. Plus ils le réfutaient, plus ils mettaient en lumière les points essentiels de sa pensée, et contribuaient à sa diffusion. Les autres s'enflammaient pour le courage du philosophe, sa lucidité, la cohérence de son système. Peu importait qu'ils lui prêtassent certaines de leurs idées et beaucoup de leurs préoccupations. La rumeur allait

s'amplifiant. Elle passa de salons en revues, de libraires en courriers, un bon siècle durant. De 1670 à 1790, elle rassembla les plus illustres, de Boulainvillier à du Marsais, en passant par Fontenelle et Meslier, de La Mettrie à Diderot et d'Holbach, sans oublier Helvetius, Quesnay, et tant d'autres.

De ce matériau considérable, Yves Citton fait un usage original et intelligent. Il n'étudie pas simplement la diffusion et l'influence de la pensée spinoziste dans les Lumières françaises. Il reconstitue et ordonne à sa façon la thématique d'un vaste ensemble où s'entrelacent littérature et philosophie. Adversaires et partisans de Spinoza y apparaissent comme des lecteurs-inventeurs d'une doctrine paradoxale : imaginaire et authentique à la fois.

Parmi les apports de ce livre majeur, c'est sans doute ce constat paradoxal qui a la portée la plus générale. Laissons donc de côté un exposé inattendu du système spinoziste, où sont éclairés des traits centraux (monisme, déterminisme, éthique) et

d'autres moins connus (auto-organisation, transindividualité, esthétique). Négligeons aussi la critique du libéralisme actuel par le biais de son « envers », le conditionnement de nos choix. Insistons plutôt sur cette étrange combinaison de l'imaginaire et de la fidélité.

Que s'agit-il d'abandonner ? L'idée trop simple qu'existent, d'un côté, le

CHRONIQUE

ROGER-POL DROIT

« vrai » Spinoza et, de l'autre, les rêveries développées à tort à son sujet. En fait, les salons se trompent, mais sans errer totalement. Ils inventent, certes, mais à bon escient. Ils transposent et traduisent, mais ils ne trahissent pas toujours pour autant. Tout compte fait, entre l'œuvre authentique et son ombre portée, il y a plus ressemblance que déformation. Voilà qui mérite réflexion.

Certes, entre la parole même d'un philosophe et ce qu'on en dit, il y a une évidente différence. Mais on ne saurait oublier qu'il existe aussi, et plus souvent qu'on ne pense, une continuité. L'image publique est faite de simplifications, de rumeurs, d'allégations approximatives, c'est entendu. Mais elle n'est pas totalement dépourvue de liens avec son objet. Platon n'est pas identique au platonisme, mais ne lui est pas radicalement étranger. Il en va de même, mutatis mutandis, pour Descartes et le cartésianisme, Kant et le kantisme, Marx et le marxisme. Et ainsi de suite.

Encore faudrait-il distinguer, dans ces relations claires-obscurées entre un penseur et ses ombres, des cas de rétrécissement et d'autres d'expansion. La plupart des transformations procèdent en amoindrisant : on dogmatise, durcit, simplifie, ou même caricature, une œuvre toujours complexe, pour obtenir matière à polémique ou à endoctriner. Dans certains cas, toutefois, il en va

autrement. Les inventions des lecteurs sont comme autant de variations pertinentes autour des thèmes fondamentaux. Elles s'en éloignent, elles les transposent, elles ne les dénaturent pas radicalement.

La musique offre la comparaison la plus parlante pour entrevoir ce cas de figure. Les inventions de l'imaginaire collectif sont alors comme des improvisations sur un thème donné. Spinoza signe la mélodie. A ses lecteurs les fugues, sonates, chansons et ritournelles, inspirées ou banales, simplettes ou subtiles. Mais toujours fidèles et infidèles tout ensemble. Question d'arrangement, de tempo, de clé, de timbre. Histoire de se souvenir que la pensée a toujours affaire à du multiple. ■

L'ENVERS DE LA LIBERTÉ
L'invention d'un imaginaire
spinoziste dans la France des
Lumières
d'Yves Citton

Ed. Amsterdam, 588 p., 25 €.

Un roman atypique de Graham Joyce, le maître de la littérature fantastique anglaise contemporaine

Un été, « avant que le diable ne crache »

Après le remarquable *Lignes de vie*, les éditions Bragelonne viennent de publier un nouveau et non moins remarquable roman de Graham Joyce. Il s'agit là non pas d'un roman récent de l'auteur, mais d'un ouvrage qui date de 1998 et qui prend place chronologiquement entre *L'Intercepteur de cauchemar* et *Indigo*, tous deux publiés dans la collection « Terreur » des éditions Pocket. A le lire aujourd'hui, on comprend que Patrice Duric, le directeur de la collection, ait décidé de ne pas l'inscrire au catalogue : il n'eût pas manqué de désappointer ou de désarçonner les lecteurs trop attachés aux étiquettes, trop enclins à arperter des territoires bien balisés.

Dans ce roman, Graham Joyce prenait quelques distances avec ses œuvres précédentes faites de « rêves, d'hallucinations et d'états altérés de la conscience ». En attendant l'orage ne comporte que très peu d'éléments fantastiques ou irrationnels. Tout juste peut-on qualifier ainsi les étranges explorations d'un jeune Jessie, sous la houlette d'un intrigant instructeur dont l'identité, longtemps cachée nous est révélée avant la chute du roman.

On pourrait qualifier, en première approche et un peu hâtivement, *En attendant l'orage* de suspense psychologique. Dans une ferme convertie en maison de vacances, un couple - un Anglais et une Française -, est venu séjourner en plein été, en compagnie de leurs deux filles, Beth et Jessie, et de trois « amis ». Mais l'ordre immuable des jours ne tarde pas à se fissurer, une menace imprécise commence à peser sur la petite communauté dont le révélateur est le comportement étrange de Jessie. Les secrets enfouis se divulguent, la crise

existentielle prend un tour abrupt. Une phrase revient en un leitmotiv troublant : « Avant que le diable ne crache dessus ». Le diable finira par cracher...

A ce récit s'entremêle celui, en flash-back, de celle que nous appellerons l'initiatrice, un récit inquiet, torturé, qui finit par faire écho au premier. Tous deux donnent raison à cette phrase d'un des protagonistes : « On ne peut rien garder secret au cœur du maïs. »

Visions prémonitoires

Graham Joyce est né dans un petit village minier près de Coventry, dans les Midlands, région dans laquelle il voit le « cœur sombre de l'Angleterre ». Sa famille appartenait à la « working class » : il en est le premier membre à faire des études à l'université. C'est au milieu des siens qu'il a rencontré l'étrange, le bizarre, l' inexplicable. Sa grand-mère avait des visions prémonitoires à l'instar du personnage féminin central de *Lignes de vie*.

C'est à l'école, alors qu'il était âgé d'environ 8 ans, que Joyce eut son premier choc littéraire. Son instituteur lisait aux élèves *The Weirdstone of Brisingamen*, un roman du spécialiste de la fantasy pour la jeunesse Alan Garner, et il en a été captivé. Il se souvient de s'être précipité à la bibliothèque publique et avoir recherché tout ce qu'avait écrit Alan Garner. Cette première initiation s'est prolongée à l'adolescence avec des groupes de rock des années 1970 comme King Crimson ou Van der Graaf Generator. Ces artistes prêtaient une grande attention aux textes de leurs chansons.

Plus tard, au lycée, il a découvert certains poètes anglais, dont Ted Hughes qui l'a beaucoup influencé : « C'était un excentrique dans la tradition poétique, attiré par le chamanisme et l'animisme. Il écrivait des poèmes sur des animaux qui exploraient la noirceur et l'énergie qu'ils portaient en eux. Je me souviens tout particulièrement d'un texte sur un brochet qui m'avait impressionné ; on retrouve ce brochet



LAURENCE BÉRIOT

dans les premières pages de *L'Intercepteur de cauchemar*. »

Les deux auteurs qui ont le plus compté pour lui, Hermann Hesse et Carlos Castaneda, c'est à l'université qu'il les a lus. A cette même époque, il avait commencé à écrire, de la poésie, des paroles pour des morceaux de rock et les trois ou quatre chapitres d'un premier roman.

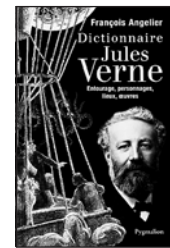
Ayant mis un peu d'argent de côté, il partit vivre un an en Grèce pour se consacrer entièrement à l'écriture. Plus précisément à Lesbos, à cause

de toutes les connotations mythologiques et littéraires attachées au lieu, dans une maison sans électricité et sans eau courante, perdue dans un paysage idéal pour l'inspiration.

Armé d'une machine à écrire portative, c'est là qu'il écrivit son premier roman publié, *L'Enfer du rêve*, révélant ce qui allait devenir la voix la plus originale et la plus saisissante de la littérature fantastique anglaise contemporaine. Une voix qui n'a pas fini de nous ensorceler. ■

JACQUES BAUDOU

ZOOM



DICTIONNAIRE JULES VERNE, de François Angelier. De ce dictionnaire, sous-titré « Entourage, personnages, lieux,

œuvres », l'auteur, producteur à France Culture de l'émission « Mauvais genre », dit qu'il est un « transvermien » : un moyen donc de voyager à travers l'œuvre de Jules Verne, mais aussi autour, dans ses périphéries et à ses sources, pour aller à la quintessence. L'ouvrage nous propose, au fil de ses pages, d'« A propos du Géant » (article du « Musée des familles ») à « Zut », un nombre considérable d'entrées très diverses, comprenant souvent des citations. C'est ainsi par exemple que l'auteur consacre ce qu'on pourrait qualifier de chapitre à l'« Afrique », dont on n'ignore pas qu'elle a été largement arpentée dans les « Voyages extraordinaires », et de courtes notules à ce qui ne mérite que la citation. Il fallait pour mener l'entreprise à bien une culture encyclopédique et un goût profond de l'œuvre vernienne. François Angelier démontre brillamment qu'il a l'une et l'autre. *J. Ba.* Pygmalion, 1 196 p., 29,90 €.

LA TOUR DE BABYLONE

de Ted Chiang
Le recueil de nouvelles de science-fiction le plus remarquable de l'année : 8 textes saisissants, originaux, brillantissimes, explorant des thématiques variées, de la surhumanité aux anges ou aux golems en passant par la linguistique alien, de façon virtuose. *J. Ba.* Denoël, « Lunes d'encre », 346 p., 20 €.

LA NUIT DE LUMIÈRE

de Philip José Farmer
Heureuse idée que celle d'avoir réuni en un seul et même volume le court roman et les quatre nouvelles mettant en scène le Père John Carmody. Cinq occasions pour l'iconoclaste que fut Farmer d'attaquer les tabous religieux sous un couvert « métaphysique ». En S-F, une bible... *J. Ba.* Ed. Terre de Brume, « Poussières d'étoiles », 408 p., 31 €.

Tout sur les dragons et les sirènes Créatures rêvées

A l'occasion de l'exposition « Dragons entre sciences et fictions » qui a lieu jusqu'au 6 novembre 2006 à la Grande Galerie de l'évolution du Jardin des plantes de Paris, un ouvrage collectif homonyme, dirigé par Jean-Marie Privat (CNRS éditions, 204 p., 20 €), aborde les différentes représentations de l'animal mythique. Deux chapitres sont particulièrement intéressants : celui concernant les « Dragons des anthropologues » dans lequel Nicole Belmont traite des contes merveilleux le mettant en scène, et celui à propos des « Dragons de la littérature », même si l'on peut regretter de ne pas y trouver d'articles concernant cette figure dans la fantasy, où, pourtant, ses occurrences sont nombreuses et parfois remarquables (comme chez Anne McCaffrey ou Barbara Hambly).

Riche iconographie

Le dragon est aussi à l'honneur dans la collection « Découvertes », chez Gallimard, avec l'ouvrage de Patrick Absalon et Frédéric Canard *Les dragons : des monstres au pays des hommes* (128 p., 13 €), où Tolkien et son Smaug ne sont pas oubliés. Comme toujours dans cette collection, l'iconographie est d'une grande richesse ; on regrettera toutefois que n'y figure pas le

plus beau dragon de la peinture, celui d'Arnold Böcklin.

La même collection consacre un autre ouvrage à une autre figure mythique, entre humanité et animalité : la sirène. Dans *Le Chant de la sirène* (128 p., 11,60 €), Vic de Donder étudie les métamorphoses de l'enchantresse marine au fil des siècles, figure éminemment tentatrice qui a inspiré de nombreux écrivains et artistes (dont John Waterhouse), et qu'il semble bien difficile de confondre avec les dugongs et autres lamantins...

Etres fantastiques, publié par le Musée dauphinois (576 p., 40 €), livre les résultats d'une enquête que le grand folkloriste français Charles Joisten a effectuée entre 1951 et 1976 dans les départements du Dauphiné et de la Savoie en vue d'une étude thématique qui aurait dû s'intituler *Le Monde fantastique dans le folklore des Alpes françaises*, mais qu'il n'a pas eu le temps de mener à bien. Le matériel amassé a été mis en forme par Nicolas Abry et Alice Joisten. Dans cette impressionnante, il ne manque ni Gargantua, ni fées, ni loups-garous, ni diable, ni nains (comme les carcari), ni esprit follet. La montagne a sans doute été leur dernier refuge avant les livres. Du moins, grâce à Charles Joisten, peut-on le croire. ■

J. BA.

Une sélection de livres de fantasy pour la jeunesse Tour du monde de l'imaginaire

La vague de la fantasy jeunesse ne cesse de s'amplifier, au point même que la revue américaine *Locus* vient de lui consacrer un dossier dans son numéro de mai. Ce n'est que justice tant ses auteurs se montrent généralement plus audacieux et plus inventifs que ceux de la fantasy adulte.

L'édition française est au diapason de ce succès. Ainsi a-t-on pu lire ces derniers mois *Fils de l'eau* de Michelle Paver (Hachette jeunesse, 406 p., 14 €), le second tome des *Chroniques des temps obscurs*, fantasy préhistorique qui conduit le jeune Torak, en quête d'un remède au maléfice qui vient de frapper les tribus de la forêt, du clan des loups jusqu'aux rives de la mer. Dans son combat contre les « mangeurs d'âmes », le jeune orphelin se verra révéler un lourd secret familial.

Thème faustien

Pocket Jeunesse nous a proposé *Le Secret d'Endymion Spring* de Matthew Skelton (398 p., 19 €) dont l'intrigue, qui tourne autour d'un livre magique, se déroule à deux époques différentes : dans l'atelier de Gutenberg à l'époque de l'invention de l'imprimerie, et de nos jours à Oxford, où les deux enfants d'une universitaire invi-

tée vont découvrir un étrange livre aux pages vierges qui les entraînera dans une aventure mouvementée. Matthew Skelton signe là une variation réussie autour du thème faustien.

Et les auteurs français ? Les meilleurs d'entre eux soutiennent la comparaison avec les Anglo-Saxons. Avec *Blanche et l'œil du grand khan* (Albin Michel, « Wiz », 346 p., 13,50 €), Hervé Jubert retrouve son héroïne et son tonton commissaire après la Commune pour une enquête aux péripéties, feuilletonnesques, dans lesquelles on croise un mystérieux scaphandrier, un étonnant cul-de-jatte, un tueur insaisissable et une singulière cour des miracles. Ce qui n'empêche pas l'auteur d'accorder à ses personnages et à ses lecteurs le répit d'un savoureux banquet de fiançailles...

Pierre Bottero, après les deux cycles d'Éwilan, tente une nouvelle aventure avec *Le Souffle de la hyène* (éd. Rageot, 310 p., 15 €) qui s'aventure de façon intelligente du côté du « thriller ésotérique ». De ce premier volume d'un cycle intitulé « L'Autre », l'on dira qu'il met en scène deux jeunes adolescents, un garçon et une fille, qui vont se découvrir possesseurs de formidables pouvoirs et apprendre qu'ils ont à lutter tous deux contre un ennemi

maléfique et dangereux. On ne déflorera pas ici toute l'astucieuse « mythologie » inventée par l'auteur pour laisser au lecteur tout le plaisir de la découverte.

Timothée de Fombelle, lui, est un nouveau venu. Avec son *Tobie Lolness* (Gallimard jeunesse, 312 p., 16 €), fort joliment illustré par François Placé, il vient de faire une entrée brillante dans les littératures de l'imaginaire. Son héros, le jeune Tobie, ne mesure qu'un millimètre et demi et vit dans un arbre - ou plutôt devrait-on dire dans un arbre-monde, encore que Tobie soit amené à découvrir ce qu'il y a au-delà...

Son père, un savant, s'est opposé à l'exploitation forcée dont l'arbre est l'objet, et a refusé de rendre publique l'une de ses inventions. Fait prisonnier avec sa femme, il a permis l'évasion de Tobie dont la fuite nous est contée ici avec un bonheur rare. Si la métaphore est évidente, elle ne pèse pas sur ce récit d'une grâce indéniable.

Pittoresque odyssée

Les auteurs allemands ne se « débrouillent » pas mal non plus. Aux noms de Cornelia Funke et de Kai Meyer, il faut ajouter celui de Walter Moers, dont les éditions Panama viennent de publier *La Cité des livres qui rêvent* (456 p., 23 €).

L'auteur y conte l'odyssée pour le moins pittoresque d'un jeune dragon apprenti-écrivain, dans les catacombes labyrinthiques d'une ville, Bouquinbourg, entièrement vouée aux livres et à la littérature. Cette œuvre singulière peut se lire à plusieurs niveaux et le lecteur adulte ne devrait pas la dédaigner.

Et la science-fiction dans tout ça ? Elle a trouvé refuge chez Mango dans la collection « Autres Mondes » qui vient de révéler un nouvel auteur intéressant : Frédérique Lorient. Tout juste reprochera-t-on à son *Danseurs de lumière* (100 p., 9 €) qui traite d'une guerre avec une race extraterrestre, une fin en queue de poisson que ne peut justifier le décor d'un monde totalement aquatique. ■

J. BA.

LIVRES ANCIENS

ACHAT - VENTE

LIBRAIRIE CHAMONAL

5 RUE DROUOT
75009 PARIS

01 47 70 84 87

CATALOGUES

Yves Bonnefoy

La poésie
comme « acte
de vérité »

Qu'il regarde un tableau de Goya, traduise une page de Yeats, interroge un mythe ou commente Mallarmé, l'auteur de « Pierre écrite » ne cesse de faire retour à ce foyer unique où naît le poème

L'œuvre poétique aussi bien que critique d'Yves Bonnefoy est l'une des plus vivantes et dynamiques de notre temps. Des plus commentées aussi. Chantier permanent, elle ne se referme jamais sur elle-même. Qu'il interroge la peinture ou la littérature, de Piero della Francesca et Goya à Mallarmé, Yves Bonnefoy reste un homme de quête et de dialogue. En marge de plusieurs livres qu'il vient de publier, nous l'avons interrogé sur le sens de son travail.

Quels rapports, à vos yeux, entretiennent le travail de la pensée – faut-il parler de philosophie ? – et la création poétique ? En quoi le poème a-t-il, ou non, la prééminence sur le labeur spéculatif ou analytique ?

Je comprends que vous me posiez d'emblée cette question, puisque je viens de publier quatre livres, certes brefs, qui paraissent chacun s'écarter du projet de la poésie, lequel pourrait simplement sembler d'écrire des poèmes, c'est-à-dire de rassembler tout ce que l'on est dans les perspectives d'une existence et non sous les yeux d'une pensée. Une intensification de notre rapport aux autres et au monde, la poésie. Une recherche de l'immédiat, avec dans cette proximité un savoir encore mais qu'on ne peut réduire aux réseaux de la signification, domaine de la philosophie. Oui, mais pour se porter ainsi au-delà de la signification, il faut traverser celle-ci et en connaissance de cause, sinon on reste inconsciemment prisonnier de ses formes peu apparentes, prisonnier d'une pseudo-évidence qui n'est qu'un pressentiment en rêve de la réalité immédiate, et non celle-ci. D'où la nécessité d'une réflexion, à quoi peut aider la recherche philosophique, qui analyse les faux-semblants de toute pensée. La philosophie la plus conceptuelle peut permettre à la poésie de se dégager de quelques-uns de ses fourvoiements, et d'être ainsi plus pleinement et spécifiquement elle-même.

Mais c'est là continuer de dire que le poétique doit garder sa prééminence. Je souhaite que l'intuition qui l'anime aille de l'avant, et en avant, se retournant pour voir si le philosophique la suit.

Vous êtes familier des mythes et de leur étude, mais sans céder à la fascination qu'ils peuvent exercer. Comment ces mythes, qui sont des chapitres de ce que vous nommez l'« imaginaire métaphysique », peuvent-ils ne pas vous éloigner du réel qui reste votre horizon ?

Vaste question, car le mythe des civilisations archaïques, occupées à donner figure à leurs structures sociales, n'a pas grand-chose à voir avec ce que Titien ou Poussin mettent en scène dans leurs tableaux. Mais restons-en aujourd'hui à ce mythe hérité de la culture gréco-latine, un mythe d'entrée de jeu interprété, une fiction qui a certes mémoire d'une transcendance souvent décidée divine mais en réfractant celle-ci au travers des strates de situations vécues dans le lieu terrestre, et cela par la grâce de l'imagination, laquelle se complait à doter ses signifiants pourtant simplement humains d'une réalité rêvée supérieure à la simple nôtre. Mythes qui marient le ciel et la terre, l'amour sacré et l'amour profane.

De ces beaux mythes, il faut assurément se garder, en poésie, puisqu'ils confortent ce besoin de rêver qui nous fait oublier notre finitude. Mais là encore, comment se garder si on ne connaît pas ce dont on se garde, si même on ne l'aime pas ?

Plutôt reconnaître que si cette sorte de mythe est de l'illusion, au moins quand elle

parle des dieux, elle ne nous en donne pas moins les clefs d'une transcendance authentique, en ceci qu'elle implique ces figures divines dans des circonstances humaines qui, à être aussi aisément « regonflées » – comme dit le Faune, chez Mallarmé –, prouvent bien qu'elles ont plus de substance et de profondeur que la pensée conceptuelle ne sait le dire. Le mythe incite alors au respect de l'exister humain, il prédispose à aimer. Et il nous éclaire ainsi sur ce qui se passe au secret de notre rapport au monde : sur nos doutes, nos peurs autant que sur notre capacité de confiance et d'assentiment. Je dois beaucoup à certains mythes, je sens qu'ils font corps avec l'écriture qui se voue à la poésie, je dirais qu'ils parlent en elle quand on croit qu'elle parle d'eux... Dommage pour notre passé religieux que celui-ci ne se soit pas voulu plus tôt ou pour plus longtemps ce christianisme hellénisé qui revitalisa l'Occident à la Renaissance.

Le christianisme, dites-vous, a l'« intuition essentielle » au-delà de « sa vêtue de mythes et de dogmes ». Vous dites aussi que ce qui importe, « c'est la personne en son instant et son lieu ». Comment séparer cette immanence de sa finalité ?

Son intuition, sous sa « vêtue de mythes » ? Oui, je sais à quel point importe, c'est décisif, la valorisation chrétienne du *hic et nunc* au moyen de la divinisation d'un homme qui a souffert et est mort « sous Ponce Pilate », faisant ainsi de l'histoire le lieu de la recherche d'un sens au creux d'une nature en mesure dès lors de devenir une terre. Ce fait humain identifié à sa condition incarnée, cette « immanence », comme vous dites, car il n'est de la transcendance que pour son approche par les concepts, nullement pour qui partage avec lui l'intimité toujours immédiate de la relation affective, c'est bien la seule réalité et le christianisme l'a dite, sauf aussitôt à se rétracter à grands coups de dogmes qui parlent d'une autre vie et se servent de celle-là pour appauvrir celle-ci.

Et pourquoi faudrait-il craindre que cette immanence, oui, je veux bien de ce mot, reste en deçà de sa propre « finalité » ? Cette dernière, c'est pour chaque personne la pleine

Nouvelles parutions

Quatre livres d'Yves Bonnefoy sortent presque simultanément : *L'Imaginaire métaphysique*, d'abord, est une notion que l'auteur élabore en l'étudiant au travers d'un mot de Mallarmé, de photographies d'architecture, à propos de la mélancolie ou du roman breton (Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 170 p., 19,50 €). Dans *La Stratégie de l'énigme*, il étudie *La Flagellation du Christ*, de Piero della Francesca (Galilée, 72 p., 16 €). *Goya, les peintures noires* est une interrogation sur ce « moment absolu de l'art d'Occident » (éd. William Blake & Co., 178 p., 30 €). Enfin, *Le Secret de la pénultième* étudie « *Démon de l'analogie* », de Mallarmé (éd. Abstem & Bobance, [5, rue Lalande, 75014 Paris], 52 p., 22 €). Signalons aussi l'essai d'Arnaud Buchs, *Yves Bonnefoy à l'horizon du surréalisme*, précédé du *Carrefour de l'image*, d'Yves Bonnefoy (Galilée, 380 p., 35 €), ainsi que celui de Patrick Née, *Yves Bonnefoy penseur de l'image ou Les Travaux de Zeuxis*, annoncé en septembre chez Gallimard.



Yves Bonnefoy, 2004. DANIEL MORDZINSKI/OPALE

conscience de sa valeur absolue, et plus elle s'assumera comme être de finitude, plus elle s'identifiera ainsi aux fondamentaux de sa condition mortelle, et plus elle aura la chance d'accéder à sa plénitude de simple vie, au-delà de toutes les réductions que veulent en faire les dogmes des religions ou les systèmes philosophiques.

Malgré les chemins nombreux que vous empruntez, vous arrêtez sur la littérature autant que sur la peinture, vous ne semblez pas avoir pour but de constituer votre œuvre comme une somme, une totalité. Comment définiriez-vous le type de connaissance qui détermine votre travail ?

Je m'en voudrais de céder à la tentation d'une œuvre conçue comme une totalité, avec un ordre intérieur pour en rassembler les parties. Cet ordre serait encore une de ces images de monde dont la poésie veut se délivrer. Et tout autre est le rapport que cherche à créer cette dernière entre ses composantes toujours éparées et l'intuition d'unité qui la motive. Une seule grande intention en elle, c'est vrai, et c'est ce retour à l'immédiat au-delà des fragmentations et des solitudes de la parole ordinaire. De quoi découle l'obligation, pour les observants de la poésie, de se souvenir de la tâche que ce ressourcement leur demande, avec comme conséquence pour eux de vérifier et réaffirmer un petit nombre d'idées fondamentales, lesquelles, je le sais bien, ne reviennent que trop souvent sous ma plume.

Mais pour que ces pensées restent de la vie et s'approfondissent, il faut évidemment aller à ce qui ne s'y réduit pas ou ne veut pas s'y réduire, et c'est aussitôt toute la diversité de la recherche artistique ou philosophique à travers les siècles qui s'impose à notre attention, avec ceci en plus que, pour bien se mettre à l'écoute de cette grande et multiforme expérience, il faut moins se confier à l'intellect qu'à la sympathie, celle-ci seule pouvant nous ouvrir l'intériorité, nous révéler la totalité, de l'œuvre ou de l'auteur dont nous faisons élection. Je veux penser que ce qui me détermine quand je m'attache à des peintres ou des poètes, ce ne sont pas des convictions déjà établies en moi mais des pulsions inconscientes, dont j'ai à découvrir le sens autant que j'ai à comprendre ces autres. Et ces pulsions se portent dans des directions imprévues, et voici qui ruine le rêve que je pourrais faire de bâtir un bel édifice.

Quelle valeur ont cependant ces sommes ?

Elles valent lorsqu'elles sont signifiantes, et elles peuvent l'être d'un rêve, précisément, d'un rêve qui se retrouve en fait en chacun de nous et demande donc attention et réflexion – et même sympathie cette fois encore. Un rêve, et de l'orgueil. Le Dieu qui s'est retiré du monde occidental a laissé derrière soi une illusion dont le démon, qui apparemment lui survit, au moins pour un temps, profite : croire que si, oui, nous ne sommes, dans notre corps, que du transitoire, sans avenir à d'autres niveaux de l'être, nous n'en restons pas moins des esprits capables de l'illimité au plan de la connaissance possible, au plan aussi du vouloir, celui du bien, par exemple. Nous aurions en nous de quoi penser et résoudre les problèmes que la réalité nous propose. Et cette croyance est pour certains penseurs ou artistes une incitation à forger

« Je veux penser que ce qui me détermine quand je m'attache à des peintres ou des poètes, ce ne sont pas des convictions déjà établies en moi mais des pulsions inconscientes, dont j'ai à découvrir le sens autant que j'ai à comprendre ces autres. »

des visions d'ensemble de ce qui est et de ce qui vaut. Bulles de l'illusion, tout irisées qu'elles soient, ces entreprises. Mais qui ont du prix, car elles maintiennent et exaltent, seraient en rêve, c'est-à-dire avec beaucoup d'abstraction et de distorsions sous l'apparente richesse, cette ardeur, cette ambition dont a besoin lui aussi le projet plus modestement piétonnier de la recherche de vérité comme la poésie l'entreprend. Il faut aimer ces sommes, Virgile, Dante, Goethe, autant que s'y refuser.

Vous êtes le poète français vivant qui a suscité et suscite encore – ainsi du 23 au 30 août à Cerisy – le plus de commentaires. Entre le dialogue qu'appellent ces commentaires et la tâche solitaire du poète, comment opérez-vous la jonction ?

Solitaire, la tâche du poète, non. Quand il s'y sent appelé, c'est vrai qu'alors il est seul et ne peut que l'être, parce que l'appel retentit au plus intime de ce qu'il est, parmi ses souvenirs, ses désirs, mais il ne serait guère fait pour répondre à cette exigence s'il ne s'apercevait qu'il ne le fait que bien mal, se laissant prendre à des rêves, d'où suit qu'il lui faut se ressaisir, autrement dit analyser ces mirages. Or, ce travail, il ne pourra l'entreprendre que s'il se place sous le regard d'autres que lui, d'où un second moment de sa création qui semble moins que la poésie mais en est en fait l'âme même : étant l'obstination et le recommencement qui, à l'encontre de tout ce qui la méconnaît ou la censure, réaffirme ce qu'il est important qu'elle soit. Le poème s'est avoué seulement de l'art mais en cet aveu il a fait acte de vérité, ce qui ouvre le champ d'une recherche du vrai où autrui s'implique, où une communauté se bâtit dans et par ce besoin de désassembler le vrai du faux, le tangible de l'illusoire. La poésie n'est pas une solitude, ce serait plutôt le politique en son origine : à la fois la fondation du groupe social et la dissipation des utopies, qui pourraient leurrer celui-ci. Conséquence : qui prétend à la poésie doit prendre au sérieux ce que dit de lui la critique. Mais suis-je capable de cette écoute, pour ma part ? Peut-être pas, c'est si difficile. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK KÉCHICHIAN

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Sables mouvants, de Sybille Bedford (éd. Christian Bourgois).
Trajet d'une blessure, de Claude Esteban (éd. Farrago).
Un ciel si proche, de Betool Khedairi (Gallimard).
Son mari, Ted Hughes et Sylvia Plath, *histoire d'un mariage*, de Diane Middlebrook (Phébus).
Frère du précédent, de J.-B. Pontalis (Gallimard).
Ponts flottants, de Jacques Réda (Gallimard).
L'Insupportable Bassington, de Saki (éd. Robert Laffont).

ESSAIS

Pierre Bayle, d'Hubert Bost (Fayard).
L'Etrangeté française, de Philippe d'Iribarne (Seuil).
Cours de philosophie morale, de Vladimir Jankélévitch (Seuil).
Montaigne ou l'usage du monde, de Paul Mathias (Vrin).
Quatre contre l'Arctique, de David Roberts (éd. Guélin).
Dietrich Bonhoeffer, de Ferdinand Schlingensiefen (éd. Salvator).
Les Folles Aventures du vrai Robinson Cruséo, de Diane Souhami (Autrement).